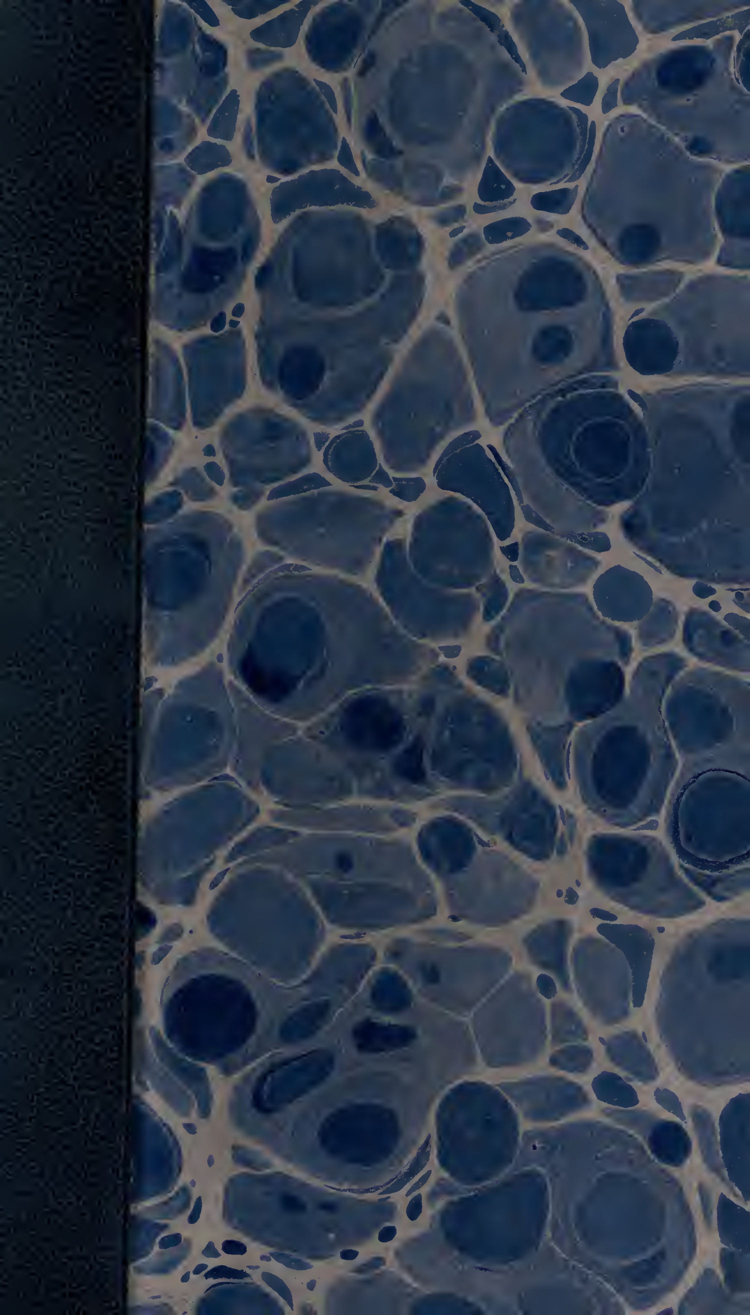
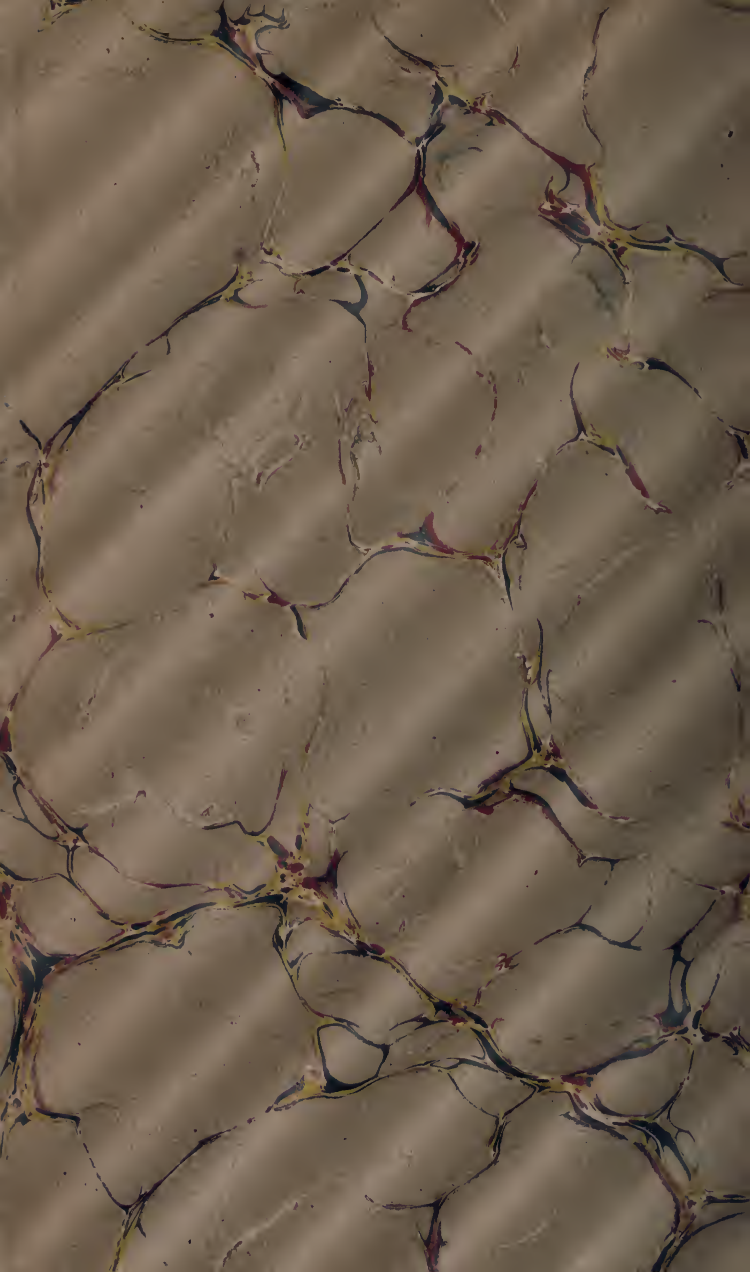
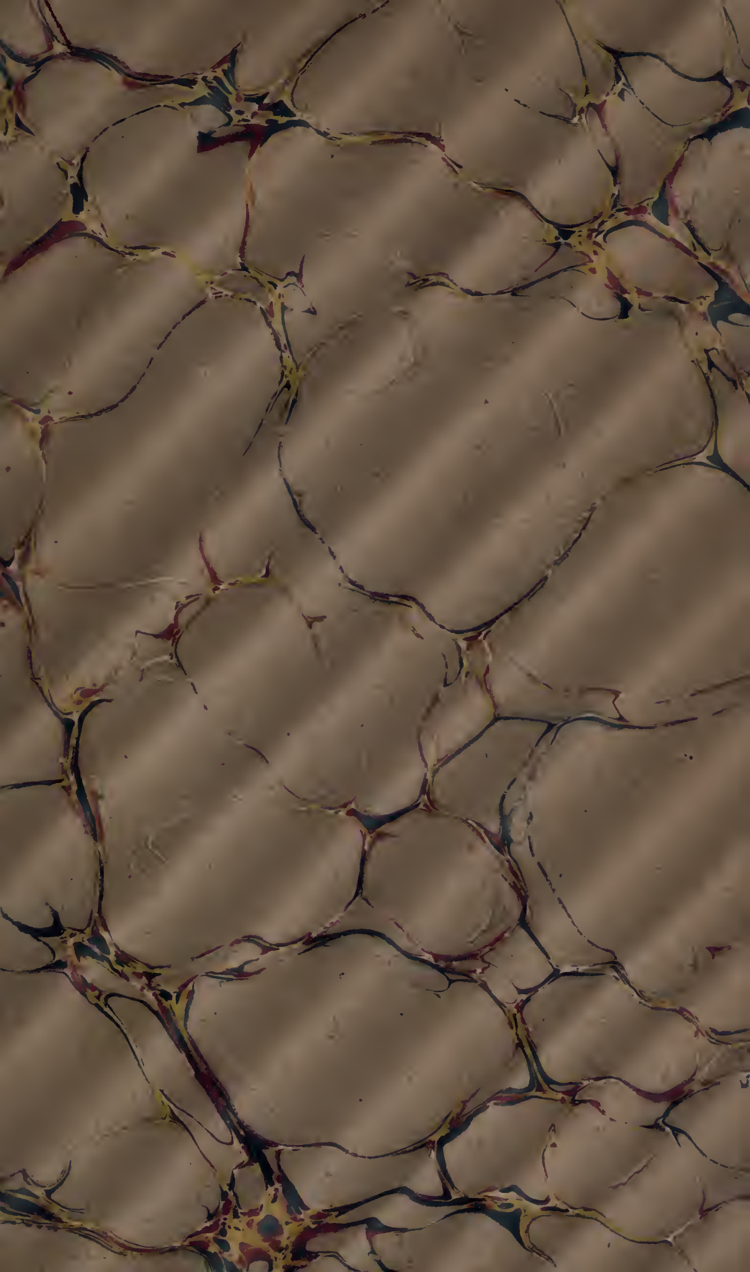






Le

Hochet d'or

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le volume in-18 jésus, broché, 2 fr. ; relié toile, tranches dorées, 3 fr.

Les Petits Patriotes, par Émile Cère.
Jamais contents! par Gérald-Montméril.
Les Petits Cinq, par Ch. Normand.
Mon ami Rive-Gauche, par Magbert.
En haut du beffroi, par A. Robida.
Le Théâtre chez grand'mère, par Marie Delorme.
Les Filles du Clown (Rita), par Marie Delorme.
Chez Mlle Hortense, par Marie Delorme.
Médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien.
Le moulin Fliquette, par A. Robida.
Le Droit chemin, par S. Blandy.
L'exil d'Henriette, par Roger Liquier.
Le Roi de l'Ivoire, par Martial Blanc.
L'Ami Benoît, par Bernard de la Roche.
Jours d'épreuves. *Nouvelles suédoises.*
Les Prisonniers de Bou-Amâma, par Martial Blanc.
Les Lunettes bleues, par Magbert.
Kerbiniou le très Madré, par A. Robida.
L'Émeraude des Incas, par Ch. Normand.
Yves Kerhélo, par Marie Delorme.
Princesse Sarah, par G. Lamy.
Six nouvelles, par Ch. Normand.
Deux enfants de Londres, récit adapté de l'anglais par P. D.
Histoire d'un Vaurien, par Magbert.
Jacques la Chance et Jean la Guigne, par Marie-Robert Halt.
Robert le Diable et Cie, par Edm. Pascal.
Voyage du novice Jean-Paul à travers la France d'Amérique, par G. Lamy.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (Prix d'Audiffred).
Voyage du matelot Jean-Paul en Australie, par C. de Varigny.
Historiettes pour Pierre et Paul, par J. Jarry.
La Teppe aux Merles, par S. Blandy.
Journées de deux Petits Parisiens, par J. Malassez.

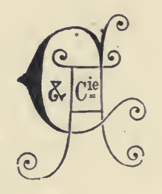
Tous ces ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures d'après Sergent, Bourgain, Henri Pille, Moulignié, Mucha, Mas, Martin, Faria, Gerlier, G. Scott, Kauffmann, etc., etc.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

GUSTAVE ZIDLER

Le Hochet d'or

Illustrations par GEOFFROY



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1895

Aux auteurs de mes plus douces joies,

A mes chers Bébés,

Ce livre est dédié.

G. Z.

Avril 1894.

LE HOCHET D'OR

Vous dont l'âme souffre, isolée,
Sans l'espoir d'un attachement;
Vous dont la vie est exilée
Dans le noir désenchantement;

Vous qui, dans la nuit étoilée,
Songez au bonheur qui vous ment,
Et de votre jeunesse ailée
Voyez s'enfuir le dieu charmant;

Toi qui gémis et toi qui pleures,
Des berceaux blancs, dans vos demeures,
Contemplez le nouvel essor;

Sous le voile, où tremble un zéphire,
De l'enfant, qui vous vient sourire,
Tous écoutez le Hochet d'or!

I

LE BERCEAU

DEVANT UN BERCEAU

Berceau vide qu'en tendre père
Déjà je m'exerce à bercer,
Nid de duvet que doit presser
La chère tête que j'espère,

Flexible osier aux rideaux blancs
Qui calmeras l'enfant qui pleure,
Et que par avance j'effleure
De mes doigts discrets et tremblants,

Nef charmante, que mon caprice
Tout en rêvant aime agiter,
Et devant qui je viens chanter
De naïfs refrains de nourrice,

Dis-moi, berceau mystérieux,
Où déjà, dans l'ombre du voile,
Je crois voir éclore l'étoile
Qu'attend mon regard curieux,

Ah! dis-moi le secret, que couvre
Ton abri de tulle brodé!
Montre-moi l'enfant demandé
Dans les plis du lin qui s'entr'ouvre!

Apprends-moi, sur ton oreiller
Qui toujours m'attire et m'enchaîne,
Quel poupon à l'aube prochaine
Doit en souriant s'éveiller!

Que sera-t-il? que sera-t-elle?
Quel gracieux représentant,
Demain, ce soir, dans un instant,
Rendra notre race immortelle?

Blotti dans le duvet frileux,
Verrons-nous, partant pour la gloire,
Un galant à moustache noire,
Une demoiselle aux yeux bleus?

Est-ce quelque grand capitaine,
A qui nous mettrons le bavoir,
Et qui, quelquefois, devra voir
La verge de Croquemitaine?

Bébé fera-t-il son chemin
Sur la terre où plus d'un s'égare,
L'éventail ou bien le cigare,
La canne ou l'ombrelle à la main?

De la beauté qui désespère
Portera-t-il le talisman?
Lui dira-t-on un jour : « Maman »,
Ou bien lui dira-t-on : « Mon père? »

Tout est prêt pour le recevoir,
Le béguin, les brassières blanches
Qui dressent leurs petites manches,
Même les noms qu'il doit avoir;

Tout est prêt, — et mon cœur de même.
Ô berceau, — l'instant est venu, —
Montre-moi le cher inconnu,
Montre vite l'enfant que j'aime!

MON FILS!

Qu'on fasse ici de grandes fêtes,
Qu'on invite tous nos amis!
Vous voici né, Bébé promis!
Vous n'êtes pas beau, mais vous êtes
Mon fils!

Cela s'est fait, je ne sais comme;
Je fus ému, quand je le vis;
Tous mes sens sont encor ravis,
Depuis que chez moi crie un homme,
Mon fils!

J'ignore comment sont les anges,
Hôtes charmants du Paradis;
Mais je suis bien fier, quand je dis
Au pauvre petit dans ses langes :
« Mon fils! »

De joie et d'orgueil je suis ivre,
Ma lèvre a presque des défis :
Dans un autre, — puisque tu vis, —
A présent je vais toujours vivre,
Mon fils!

C'est toi mon œuvre et mon poème,
Fleur des buissons, chanson des nids,
Etoile d'or! je te bénis,
Et je t'aime plus que moi-même,
Mon fils!

A l'Espoir j'ouvre ma fenêtre,
A l'aube des printemps fleuris;
L'Hiver s'éloigne et je souris :
Ma vie en toi vient de renaître,
Mon fils!

Enfant, par vous mon cœur est autre,
Pour vous seul il n'a point d'oublis;
Et, mes yeux de vos pleurs remplis,
Ma douleur deviendra la vôtre,
Mon fils!

Mais, sans souffrir, que ta fleur pousse!
Puissent de tes cieux éclaircis
Fuir les nuages des soucis!
Puisse ta vie être bien douce,
Mon fils!

Puisse toujours, de chants bercée,
Loin de tous souffles ennemis,
Sur des flots d'azur endormis
Rêver au soleil ta pensée,
Mon fils!

Pourtant, au sort qui te réclame,
Tes pas des miens seront suivis:
Mes jours aux tiens sont asservis;
Je te donne toute mon âme,
Mon fils!

PRIÈRE

Seigneur, puisque tu veux qu'il entre en ma demeure,
Triomphant,
Pour rester mon espoir jusqu'à la dernière heure,
Un enfant,

De la vie, ô Seigneur, qu'il fasse le passage
Noblement,
Que toujours il s'élève, âme forte, esprit sage,
Cœur aimant!

Le glaive qui meurtrit ou l'or qui rend esclave
L'assaillant,
Que, défenseur du Juste, il lutte comme un brave,
Un vaillant!

Qu'il adore le Vrai, pour tout mensonge hostile,
Moi vivant!
Qu'il se dévoue à tous et soit un homme utile,
Un savant!

Que l'Art de tous ses sens lui procure la fête,
Souriant!
Que la Foi l'illumine et qu'il reste un poète,
Un croyant!

Qu'il soit doux et loyal, qu'il repousse les armes
Qu'on défend!
Que jamais à son père il ne coûte de larmes,
Mon enfant!

CŒUR DE SAVANT

C'était la fin d'un jour de Mai : sous la fenêtre,
Dans les vieux marronniers qui venaient de renaître,
Les nids s'endormaient en rêvant;
Et dans la pièce austère, où s'enferme l'Étude,
La nuit s'assoupissait avec mansuétude
Parmi les livres du savant.

Seul, il songeait, dans l'ombre errant de long en large.
Sur le feuillet quitté des mots groupés en marge
Attendaient comme au tribunal;
Et, sous l'abat-jour vert dont la frange est baissée,
La lampe n'avait point, pour guider sa pensée,
Allumé ce soir son fanal.

Il songeait. Jusqu'à lui parfois des voix de femme
De la chambre voisine arrivaient, et son âme

Semblait davantage écouter;
Puis il sortait, poussé par l'angoisse irritante;
Mais, bientôt de retour, il venait, dans l'attente,
Contre la vitre s'arrêter;

Et vers le ciel montait son front chargé de veilles...
Puis un grand bruit confus parvint à ses oreilles,
Puis le silence de régner...
Et, soulevant un coin de la lourde tenture,
La servante apparut, pressant sur sa ceinture
L'enfant qu'on venait de baigner.

« Ai-je un fils? » demanda sa bouche bégayante,
Et toujours sur le seuil se taisait, souriante,
La bonne vieille aux yeux bouffis.
« Dis, Manette! ai-je un fils? » Et, tremblant, il s'arrête...
Alors le bonnet blanc fit un signe de tête
Qui voulait dire : « C'est un fils! »

Et cet homme, perdu dans ses travaux arides,
Cet homme sans jeunesse et sombre, que les rides
Avant l'âge vinrent flétrir,
De ses yeux dessillés vit tomber tous les voiles,
Et sous le ciel clément qui s'emplissait d'étoiles
Sentit alors son cœur s'ouvrir!

Et tous les livres, tous, sur leur premier chapitre
De se clore : un berceau supplanta le pupitre,

D'un berceau seul il s'agissait!
Aux premiers soins donnés il osa seul prétendre,
Et contempla longtemps de son regard très tendre
Le cher ange qui vagissait!

Et puis il dit : « Ainsi je t'avais méconnue,
« O Nature! Toujours je vivais loin de toi.
« Au culte de l'Idée, où l'esprit s'exténue,
« Je comprimais mon cœur sans chaleur et sans foi;

« Mais de notre chimère et de notre imposture
« C'est toi-même qui nous défends!
« C'est toi qui m'as sauvé! sois bénie, ô Nature,
« Qui donnes les petits-enfants!

« Nature, bonne mère aux vastes flancs, qui crées
« Les bébés sous nos toits, les fleurs dans nos jardins,
« Ai-je pu si longtemps à tes beautés sacrées
« De ma science vaine opposer les dédains?

« Ah! j'en crois à présent, humble et docile élève,
« Ce frêle berceau, mon vainqueur!
« Toutes les vérités de l'esprit qui s'élève
« Ne valent point celles du cœur!

« J'avais, comme en un cloître, étouffé ma jeunesse,
« Flétri sans en jouir la fleur des meilleurs ans;
« Quand l'Amour me disait qu'il faut que tout renaisse,
Comme le docteur Faust je fuyais ses présents!

« Et j'avais cependant sous la main le poème,
« Le seul vrai, le seul noble et pur,
« Le poème qu'on lit sur les lèvres qu'on aime,
« Dans les regards des yeux d'azur !

« Je vivais sans famille et pour une œuvre impie,
« Comme un arbre maudit sans fruits et sans rameaux ;
« Et, seul, je poursuivais ma stérile utopie,
« Sur mon bonheur détruit jonglant avec des mots !

« Mais tu m'as mieux donné que le renom d'un livre
« La véritable éternité :
« Celle que l'on espère en se voyant revivre
« Dans sa jeune postérité !

« Je voguais sur des flots sans astres, sans colombe
« Qui s'envolât vers moi portant un rameau vert !
« Mon cœur ne vibrait plus, et j'allais vers la tombe,
« Marchant dans l'ombre épaisse au milieu d'un désert !

« Mais tu viens secourir l'âme qui te renie,
« Tu sais sur nous t'apitoyer :
« Nature qu'on blasphème, ô mère, sois bénie,
« Qui peuples d'enfants mon foyer !

« A des printemps nouveaux ta bonté me convie
« Et montre à mes efforts un but encourageant ;
« Et je vais, grâce à toi, recommencer ma vie,
« Quand l'âge sur mon front tisse ses fils d'argent.

« Et je puis maintenant affronter les épreuves
« Et l'effroi même de la mort;
« Car mon sang rajeuni dans des artères neuves
« Coule à présent paisible et fort!

« Sans joie et sans motif, comme un champ infertile,
« Apparaît la maison qui n'a point d'héritier :
« Je n'aurai point passé sur la terre, inutile,
« Et je ne mourrai plus à présent tout entier!

« Vous serez de mon sang et de mon âme accrues,
« Générations de demain!
« J'aurai, — c'est un devoir, — préparé des recrues
« Pour l'avenir du genre humain!

« Qui sait où va le monde? Et les fils de nos mères
« Peut-être n'ont trouvé que peine et que bourreaux :
« Mais, s'il n'est ici-bas que des douleurs amères,
« Il est beau pour souffrir de créer des héros!

« Et, d'ailleurs, de nos fils qui sait la destinée?
« Ils sont l'espoir et non l'adieu;
« Peut-être verront-ils l'Aurore fortunée
« Où nous mène le doigt de Dieu!

« O vous, Étoiles d'or qu'adoraient mes ancêtres,
« Dans les antiques nuits de l'Univers naissant!
« Étoiles, qui mettez aux yeux de tous les êtres
« De vos rayons divins le reflet caressant!

« Astres qui sillonnez l'ombre du crépuscule,
« Ainsi que les feux d'un vaisseau!
« Ma vie avec la vôtre au fond des temps recule,
« Car ma vie est dans ce berceau!

« Je n'ai plus l'existence éphémère et factice :
« Mais tant que brillera votre front éthéré,
« Toujours épris du Beau, luttant pour la Justice,
« Dans les fils de mon fils je vous contemplerai!

« Tant que vous sèmerez l'or de vos diadèmes
« Dans l'azur des soirs vaporeux,
« Je vous adorerai dans mes descendants mêmes,
« Meilleurs peut-être et plus heureux! »

Et longtemps il parla de la sorte, ce père
Qui jadis vivait morne et maintenant espère,
Ivre d'une douce liqueur.
Pour la première fois sur sa joue une larme
S'échappa; tout son cœur frissonna sous le charme :
Avec son fils naissait son cœur!

II

L'ÉVEIL DES SENS

LES CONTEMPLATIONS

D'abord l'œil reste terne et fixe : une vapeur,
Incertaine, le baigne; ainsi qu'en l'agonie,
Flotte dans la prunelle une ombre indéfinie :
A l'aveugle qui naît le poing ne fait pas peur.

La nuit de la paupière est lestement bannie;
Le regard bleu s'éveille et sort de sa stupeur :
Il contemple, étonné, le mirage trompeur;
De la lumière, avide, il suit la tyrannie.

Ne sachant discerner tout ce jeu des couleurs,
Prenant les visions du monde pour les leurs,
Les petits, éblouis, vivent dans les chimères :

Heureusement pour eux, pareils aux matelots
Qu'une étoile défend dans le trouble des flots,
Tu viens les diriger, sourire de leurs mères!

TENDRES MENOTTES

Certes, les premiers jours, vous faites peine à voir,
Mains immobiles, mains dont on plaint les détresses;
Mais quand vous commencez, faibles, à vous mouvoir,
On admire, ravi, vos neuves maladresses.

Puis hors de la brassière, avec plus de pouvoir,
Vous vous agitez dans de folles allégresses;
Puis vous vous élevez, d'abord jusqu'au bavoir,
A la bouche plus tard, prêtes pour les tendresses.

Alors vous expliquez la vision des yeux,
L'aile de l'oiseau, l'or des fleurs, l'azur des cieux;
Vous faites pénétrer dans les secrets des choses;

En touchant tout du doigt, de tout vous instruisez;
— Et nous vous adorons, ô petites mains roses,
Que l'enfant si souvent présente à nos baisers!

LES HARMONIES

Sous le béguin, des deux côtés, c'est le silence,
Le silence des nuits dans les rideaux dormant;
Puis, comme un coquillage, où le flot se balance,
Semble enfermer des mers le lointain grondement,

Du monde extérieur, dans cette somnolence,
Un murmure indécis grandit confusément,
Jusqu'au jour où, plus net, dans l'air vibrant s'élance
Comme un bruit de marteaux sur le fer s'animant.

Alors viennent, distincts, les tons ou doux ou grave,
Les notes gambadant de la quinte à l'octave,
Tous les sons que l'archet sur la corde évoqua;

Enfin voici le bras qui s'agite en mesure;
Car l'oreille à l'esprit transmet, fidèle et sûre,
Avec sa joie, avec son rythme, la Polka!

LA GASTRONOMIE

Faire comme le tendre agneau, téter sa mère,
C'est sans doute un festin respectable et sacré,
Mais on ne peut toujours se nourrir à son gré
De ce léger nectar, digne des dieux d'Homère.

Il faut, quand la dent pousse, un menu moins sommaire,
Et le palais ainsi s'affine par degré :
Alors paraît déjà l'amour du mets sucré
Et l'horreur que produit la médecine amère.

Tu dégustes déjà, tu te plais aux repas;
Mais les plaisirs du Goût, va, tu ne les sais pas,
Tu n'es qu'à l'A B C de cet Art, petit homme!

Les initiés seuls partagent ses faveurs :
On peut naître gourmand, on devient gastronome,
Et l'âge seul apprend la gamme des saveurs.

LES PARFUMS

En vain les encensoirs odorants fument-ils;
En vain des buires d'or s'échappe un flot d'essences;
En vain, sachet de soie aux secrètes puissances,
Tu répands pour l'enfant tes aromes subtils.

En vain sortent des fleurs les esprits volatils,
Quand le soleil rayonne en ses magnificences;
L'enfant ne connaît pas les douces jouissances
Que la Rose recèle au fond de ses pistils.

Chaque âge ayant son sens, la vie est acceptable :
Le vieillard trouve encor le plaisir de la table,
L'enfant par le regard tout d'abord est heureux;

Mais lorsque du Printemps sur les bois et les plaines
Se traînent mollement les perfides haleines,
C'est pour vous enivrer, vous seuls, cœurs amoureux.

PELOTE ROSE

TRIOLET

Le beau petit bébé dodu!
Ce n'est que plis, trous et fossettes!
Le cou par derrière est fendu!
Le beau petit bébé dodu!
Les baisers ont leur nid perdu
Où s'entr'ouvrent les chemisettes!
Le beau petit bébé dodu!
Ce n'est que plis, trous et fossettes!

COMME JE LES AIME

RONDEAU

Que je les aime, alors que sans souci
Et tout mignons, — pas plus grands que ceci! —
De mois vécus ils comptent douze ou treize!
Leur trône alors, c'est leur petite chaise,
Quand à marcher ils n'ont point réussi.

Leur lèvre est rose et leur cœur endurci;
Ils brisent tout, jouets, fleurs, sans merci :
Mais c'est alors, quand leur mère les baise,
Que je les aime!

Souvent de pleurs leur œil est obscurci,
Car ils sont vifs et colères; mais si
Un rien les fâche, un baiser les apaise.
Sans peur, du reste, ils se mettent à l'aise,
Souvent tout nus; — mais vraiment c'est ainsi
Que je les aime!

LE CHANT DU DÉPART

Le pied est moins tremblant et la jambe est plus forte,
L'ardeur remplit les chers petits;
Las du coussin moelleux et du bras qui les porte,
Ils vont partir, — ils sont partis!

Ils s'étendent d'abord sur les tapis qu'ils foulent :
On ne marche pas quand on veut.
Comme les limaçons ils rampent ou se roulent :
Chacun se traîne comme il peut.

Ensuite avec l'allure humble des culs-de-jattes,
Ils vont sur les parquets cirés,
Ou, par un beau progrès, ils vont à quatre pattes,
— Désespoir des bas déchirés! —

Puis, plus loin et plus haut, tenus par les lisières,
Ils tentent les enjambements,
Et bondissent parfois, comme des écuyères,
Du sol jusqu'au sein des mamans.

Puis soudain, sentant moins le faix du corps qui pèse,
De leurs exploits suivant le cours,
Ils demeurent debout, seuls, devant une chaise,
Sans un appui, sans un secours.

Et la chaise s'anime et marche dans la salle,
Dont elle fait bientôt le tour;
Et l'on mesure alors la route colossale
Qu'une chaise suit en un jour.

Un beau matin, malgré les chutes qu'on redoute,
Ils s'élancent, droits sur leurs pieds.
Il n'est que le premier de tous les pas qui coûte :
Voyez les beaux petits troupiers!

La Victoire à présent leur ouvre la barrière,
La Liberté guide leurs pas;
Ils peuvent jusqu'au bout parcourir la carrière,
Les braves ne tomberont pas!

LES DEMOISELLES

I

Près de la rive où fleurit la spirée,
Sous le soleil,
La larve obscure, à la vie attirée,
Sort du sommeil;

Puis, doucement de sa lourde cellule
La nymphe sort;
Jetant le froc, enfin, la libellule
Prend son essor!

Rapide alors sur les fleurs elle rôde
Dans un vol fou,
La libellule au corset d'émeraude,
Sans savoir où;

Belle et brillante, elle passe et repasse
Sous les rayons,
Elle s'égare en chassant dans l'espace
Les papillons!

Même souvent, comme des souffles frêles
Rasant les eaux,
Elles s'en vont, deux par deux, sur les prêles
Ou les roseaux;

Puis, poursuivant leur course coutumière
Près des étangs,
Quand elles ont sous la vive lumière
Dansé longtemps,

Chacune vient, légère et l'aile ouverte,
Comme un baiser,
Sur quelque scirpe ou quelque branche verte
Se reposer!

Et de l'Aurore au soir, sans autre envie,
Tel est leur lot,
Et c'est ainsi que s'écoule leur vie
Avec le flot!

II

D'abord portant menton à triple étage,
Jambe en cerceau,
Les lourds bébés, qu'enivre le laitage,
Sont au berceau;

Ou, caressés d'une voix séductrice,
Les beaux petits,
Bien attachés au sein de leur nourrice,
Restent blottis;

Puis, apprenant l'allure difficile
Du fantassin,
Leur pied se lève et s'agite et vacille
Sur le coussin;

Puis leur jarret commence, plus solide,
A moins fléchir;
Leur pas s'assure et de la chrysalide
Va s'affranchir;

Enfin battant les bras comme des ailes
Et prêt au jeu,
Un beau matin, s'enfuit de demoiselles
Un essaim bleu!

Chacune alors, volant presque sans trêve,
Dès l'aube en pleurs,
Va butiner aux champs, de rêve en rêve,
De fleurs en fleurs!

Et tout le jour du Caprice frivole,
En son essor,
Elle poursuit la bulle qui s'envole,
La bulle d'or!

Et jusqu'à l'heure où l'étoile pullule
Aux cieux pourprés,
La demoiselle avec la libellule
Court dans les prés!

LES DENTS DE LAIT

Mais oui! Monsieur, je suis Grand'Mère,
Le métier n'est pas sans souci;
D'autres vous le diront aussi
Qu'effraya la même chimère.

Tous mes instants sont absorbés
Par les derniers de la famille,
Par les deux enfants de ma fille,
Deux petits amours de bébés.

Ce petit monde vous tourmente,
Je vous le jure! On dort bien peu;
Et je me recommande à Dieu,
Sitôt que l'un d'eux se lamente!

Je tremble le jour quand je sors,
Près de leur lit la nuit je tremble,
Et, sans cesse, des yeux ensemble
Je couve mes pauvres trésors!

Parfois je perds tout mon courage;
Pour faire leurs dents que de cris!
Dieu! qu'ils ont souffert, les chéris!
Peut-on souffrir tant à leur âge!

Et pour des dents qui tomberont!
Nous en savons bien quelque chose!...
Dans ces moments tout n'est pas rose :
On a beau se frotter le front,

On ne trouve point de remède;
Et c'est dur, je puis l'assurer,
De voir ses chérubins pleurer
Sans pouvoir leur venir en aide!

Dans les berceaux, sur les tapis,
Que de rages! que de colères!
C'est terrible pour les molaires!
Pour les canines c'est bien pis!

Longtemps ils sucent leurs menottes,
Et leurs anneaux au cou passés :
Ils geignent, sans cesse agacés
Avec ces vilaines quenottes!

Puis dans des spasmes douloureux
Ils se pâment; leur mal redouble,
Et leur peine à ce point me trouble
Que je perds la tête pour eux!

Mais enfin paraît la Première,
Puis la Seconde! — Heureusement!
Il n'est pas pour l'événement
Assez de doigts ni de lumière!

Dans la famille que d'émoi!...
Mais je n'ai vraiment pas de chance!
La nourrice qui me devance
Toujours les découvre avant moi!

C'est une grande observatrice!
Il est vrai que son intérêt
Très volontiers multiplierait
Les premières dents de nourrice!...

Et quel cri d'orgueil triomphant!
Le cœur avec l'âge est plus tendre :
Ce cri, je crois encor l'entendre
Pour mon premier petit enfant!

Et je restai longtemps pensive
Et toute émue, en regardant
Blanchir la perle de la dent
Sur le corail de la gencive!

Et depuis, avec passion,
Dans cette bouche bien-aimée
J'ai suivi, longtemps alarmée,
La merveilleuse éclosion !

Et mon esprit n'a plus de doutes !
Je viens encor de les compter :
L'un en a six à compléter,
Et l'autre à présent les a toutes !

Encore quelques jours de soin !
Et tous deux, luttant pour la vie
Devant la table bien servie,
De cure-dents auront besoin !

Gare à vos troupeaux en désordre,
Tendres agneaux, bœufs renommés !
Mes gaillards, jusqu'aux dents armés,
Aux bons endroits sauront vous mordre !

« Œil pour œil, dent pour dent ! » voilà
Leur nouvelle et fière devise !
Ils pourront, sans qu'on les divise,
S'asseoir aux dîners de gala !

Et maintenant, sans crainte aucune,
Pour prendre la lune, s'il faut
Des dents en bas, des dents en haut,
Tous deux bientôt prendront la lune !...

Mais puis-je rire en ce moment?
Mon dernier, le cher petit être,
A cette heure pleure peut-être
De ce mal qui fait mon tourment!

Et je reste ici! c'est étrange :
Une grand'maman négliger
Son mignon qui peut s'affliger!
Que devient sans moi le pauvre ange?

Je vous quitte!... s'il m'appelait!...
Ah! cher Monsieur, soyez Grand-Père,
Et vous saurez alors, j'espère,
Ce que l'on souffre aux dents de lait!

LE RÉPERTOIRE D'ADELITA

Manger sa soupe et la soupe voisine
De bonne humeur;
Fêter les mets, venant de la cuisine,
Par sa clameur;

Sucer des os, ou ronger une croûte
Teinte de jus;
Tirer la nappe, où sont mis en déroute
Vins répandus;

Tendre partout en caresses trop vives
Ses petits bras,
Badigeonner les manches des convives
De ses doigts gras;

Baigner gaîment sa poupée en la sauce,
Dans les pruneaux,
Ou renverser la tour que l'on exhausse
En dominos;

Sonner le timbre, appeler la servante
Qu'elle trompa;
Prendre et jeter le mouchoir qui l'évente;
Chanter « Pa-pa »;

Faire claquer sa langue à sa gencive,
— Charmant concert! —
Et redoubler sa mimique expressive
Pour le dessert;

Dire bonsoir ou merci par ses gestes,
Rire et crier;
Plonger ses doigts impatients et prestes
Au sucrier;

Lancer à terre et les clés et les verres
Et les couteaux;
Montrer des yeux tendres et peu sévères
Pour les gâteaux;

Puis en toussant railler celui qui tousse,
Éternuer;
De ses hourras, quand vient la crème douce,
La saluer;

Quand l'œil se trouble et qu'enfin sonne l'heure
De reposer,
Offrir son front que chaque lèvre effleure
De son baiser :

D'Adelita tel est le répertoire
Neuf et hardi,
Par les bravos de son cher auditoire
Tant applaudi ;

Voilà le jeu qui charme et qui prolonge
Tous les repas,
Ce qui la nuit hante encore le songe
Des Grands-Papas !

AU VILLAGE

Sur les nids à peine chantants
Quand s'ouvre le tendre feuillage,
Par les bleus matins du printemps,
J'aime les Bébés de village.

Les uns, penseurs aux larges fronts,
Auprès des fenêtres ouvertes,
Sucent couchés leurs biberons
En montrant leurs chairs découvertes;

D'autres sont assis sur les seuils
Des vieux logis aux tons de rouille,
Où l'aïeule, sur leurs fauteuils,
Les surveille avec sa quenouille.



« Et, géants armés de bâtons,
« S'amusent à mettre en déroute
« La flottille des canetons,
« Le corps des dindons qui glougloute. »

Ceux-ci, dans leurs repas surpris,
Tout barbouillés mangent leurs soupes,
Dans la ferme aux chaumes fleuris
Où courent les poussins par troupes;

Ceux-là, demain beaux garnements
Ou peut-être sages rosières,
Tentent, guidés par leurs mamans,
L'essor timide des lisières,

Ou bien délivrés des maillots,
Casque en tête, les petits hommes,
Trottent avec leurs chariots,
Aussi rouges que sont leurs pommes.

Tous les autres, qu'on ne tient pas,
Souillent, grands garçons sans tutelle,
Les pantalons de leurs papas
Attachés par une bretelle,

Et, géants armés de bâtons,
S'amusent à mettre en déroute
La flottille des canetons,
Le corps des dindons qui glougloute.

Dans le chemin d'herbe bordé
Où l'ornière se dissimule,
Dès que le coche cahoté
Berce les grelots de la mule,

Tout s'enfuit, le coq triomphant,
L'oie au long cou qui se dandine,
Les poussins effarés, l'enfant
Qui traîne une boîte à sardine;

Tout ce monde cherche un abri
Vers la grange à l'énorme porte,
Et de là regarde ahuri
Les passants que leur course emporte;

Puis, quand l'attelage est plus loin,
La bande hardie et guerrière,
Poussant des cris, haussant le poing,
Pendant quelque temps court derrière,

Et chancelle, et roule souvent,
Et se relève, et gesticule,
Jusqu'à ce détour décevant
Où disparaît le véhicule...

Ah! par les matins printaniers
Où la rosée aux branches tremble,
Dans les villages réveillés,
Que j'aime à vous voir croître ensemble,

Fleurs des sentiers, fleurs des berceaux,
Bébés plus heureux que nous sommes,
Petits boutons des arbrisseaux,
Petits poulets et petits hommes,

Monde frais comme l'Orient,
Monde niché dans la verdure,
Et que protège en souriant
La bonne déesse Nature !

III

LA RESPIRATION DE L'AME

LA RESPIRATION DE L'AME

Comme dans la fleur encor verte
On cherche le parfum aimé,
Comme en l'oisillon déplumé
On guette déjà l'aile ouverte,

De même, parfois alarmé,
Nouveau-né, sur ta lèvre inerte
On aspire à la découverte
Du souffle de vie exprimé;

De même on veut voir sous l'écorce,
Quand le corps a pris de la force,
Couler la sève de l'esprit :

Enfin un regard, un sourire,
Un geste, un rien qui nous surprit,
Nous dit un jour : « L'âme respire ! »

PREMIER SOURIRE

I

L'heureuse maison !
Un bon feu pétille;
L'étincelle brille
Sur chaque tison !

Chaleur, abondance,
Et calme profond !
Aux murs, au plafond,
La lumière danse !

Du baiser connu
La flamme éphémère
Touche sur sa mère
Le bel enfant nu :

Sous cette caresse,
L'enfant, lentement,
Dans un mouvement
Empreint de paresse,

L'enfant gros et gras,
Au brasier qui flambe
Allonge sa jambe,
Agite son bras,

Bâille, se détire,
Ouvre ses grands yeux,
Et plisse, joyeux,
Son premier sourire!

II

O premier sourire
Trois mois attendu,
Sourire bien dû
Que la mère admire!

Sourire blotti
Dans un coin de bouche,
Oiseau trop farouche
Bien vite parti!

Sourire mobile,
Sourire charmant
Que fait gauchement
L'artiste inhabile!

O frère des fleurs,
Maladroit sourire
Qui sembles prédire
Le retour des pleurs,

Oh! c'est toi qu'envie
Plus d'un fier vainqueur,
Toi qui par le cœur
Fais aimer la vie,

Toi qui nous défends
Du mal qui déchire,
O premier sourire
Des petits enfants!

LE MONDE OU L'ON TETTE

Jamais ce monde ne demeure
Dans le repos :
Quand au rire on le croit dispos,
Il pleure!

Son fantasque et mobile esprit
Est plein de charmes :
Quand on le croit prêt pour les larmes,
Il rit!

Un rien, un souffle qui l'effleure
Peut l'affoler;
Et voulez-vous le consoler?
Il pleure!

Parfois il tombe, il se meurtrit,
Et son front saigne;
Mais, tout étonné qu'on le plaigne,
Il rit!

Pour lui la vie extérieure
Semble un tourment :
Dès qu'il faut mettre un vêtement,
Il pleure!

Candide en ses goûts, il chérit
La simple mise :
Otez-lui jusqu'à sa chemise,
Il rit!

A des amis veut-on une heure
L'aller montrer?
A tous ceux qu'il va rencontrer
Il pleure!

Dans la nuit sa lèvre fleurit,
Quand il s'éveille;
Son père en vain veut qu'il sommeille :
Il rit!

Voici du lait, des œufs, du beurre,
Pour le sevrer :
Mais au sein il veut s'enivrer,
Il pleure!

Voici le sein qui le nourrit,
S'il n'est pas sage :
Mais, se détournant du corsage,
Il rit!

Sans cesse il nous joue et nous leurre
En se moquant,
Et quand il rit et même quand
Il pleure!

Mais toujours maman s'attendrit
Et papa l'aime,
Lorsqu'il pleure ou lorsque de même
Il rit!

LES MANIES

L'enfant qui naît porte le sceau
Du monde dont il sent l'étreinte;
Son âme de cire, au berceau,
Reçoit l'ineffaçable empreinte.

Tout ce qu'il voit, ce qu'il entend
Devient un réseau d'habitudes,
Où s'engage, en s'y soumettant,
Son esprit, prêt aux servitudes.

La chambre, le lit, les coffrets,
Le papier aux jolis ramages,
Et la pendule, et les portraits,
Il subit toutes ces images.

Les objets dès lors adoptés,
A les voir toujours il s'obstine :
C'est pour lui que sont inventés
Les oreillers de la routine.

Il croirait perdre la raison,
Si l'on lui changeait ses usages :
Il veut toujours, à la maison,
Mêmes aspects, mêmes visages.

Tous ses actes sont assurés,
Tout nouveau changement l'irrite :
Il a ses jouets préférés,
Il a même sa favorite.

Qu'on observe, à table, en sa cour,
L'ancienne étiquette du Louvre :
Il salue avec même amour
Le sucrier qui se découvre.

Toujours près des mêmes voisins
Son fauteuil doit garder sa place :
Il est tiède pour les cousins,
Pour l'étranger il est de glace.

C'est surtout, le soir, au coucher,
Que le cérémonial règne;
Le sommeil viendra le chercher,
Pourvu qu'à ses tics on s'astreigne.

L'un suce ses doigts alternés
Ou son édredon qu'il triture;
L'autre se chatouille le nez
Du duvet de sa couverture;

Un autre dans un vieux fichu
Sent seulement ses yeux se clore;
Ce n'est plus qu'un haillon déchu,
Quand l'Habitude reste encore.

Ainsi chaque jour est rempli,
Toute l'existence est réglée :
L'âme en naissant reçoit son pli,
D'un bandeau facile aveuglée.

O petits vieux de quelques mois,
Qui supportez ces tyrannies,
Qu'on aime à suivre les exploits
De vos adorables manies!

LE CASQUE D'HECTOR

L'enfant nous apprend deux vertus :
La douceur et la patience.
Sans amour et sans bienveillance
Ses défauts sont mal combattus.

Il faut savoir jouer d'adresse;
Si l'on menace, on n'obtient rien.
Notre désir devient le sien
Par le prisme de la tendresse.

Au cœur il obéit toujours.
S'il résiste, cédons bien vite;
A ce même but qu'il évite
Amenons-le par des détours.

S'il ne veut pas, bien qu'il le doive,
En prenant des chemins plus longs,
Il fera ce que nous voulons,
Sans que même il s'en aperçoive.

Ne commande, ni ne défends!
Jamais colère ne corrige.
C'est par la bonté qu'on dirige
Les nations et les enfants.

Le vaillant Hector, dans Homère,
Auprès de son fils peu vaillant,
Éloignant le casque effrayant,
Lui souriait comme sa mère;

L'objet terrible, il l'enlevait. —
Ne blessons pas les tendres âmes!
Aussi bien que le cœur des femmes,
Le vieil aède le savait!

UN GRAND SAVANT

L'enfant ne sait rien, quand il naît.
Pauvre être aveugle, inerte, informe,
Il suffit qu'il tette et qu'il dorme :
C'est alors tout ce qu'il connaît.

Deux ans après, par un prodige
Que nous ne pourrions égaler,
Il sait manger, marcher, parler :
Tout comme un homme il se dirige.

Des choses, des mots les secrets,
Comme il sait vite les apprendre !
A deux ans il peut tout comprendre :
Gare à vous, parents indiscrets !

Il n'est rien alors qu'il n'imite
Des yeux, des mains ou de la voix :
Sans maître, en jouant, à vingt mois,
Son savoir n'a point de limite.

L'effort, que suivent les dégoûts,
Nous en acquiert moins dans la vie.
Nous pouvons lui porter envie :
Il est dix fois plus fort que nous!

LA LANGUE DES BÉBÉS

Le grand peuple des tout petits,
Comme il a ses mœurs, a sa langue :
Aux besoins de chaque harangue
Il trouve des sons assortis.

Ces Mirabeaux, ces Démosthènes
Parfois rencontrent des accents,
Qui sur nos cœurs sont bien puissants,
Malgré leurs lèvres incertaines.

Dans leurs yeux comme en un miroir
Tous nos sentiments se reflètent,
Et nos paroles qu'ils répètent
Prennent la saveur du terroir.

Ils sont bouillants, fougueux et prestes;
Ils n'aiment point les longs discours;
Quand le mot manque, ils ont recours
Aux cris de l'âme ou bien aux gestes.

Et tous leurs naïfs bégaiements
Restent toujours très explicables,
Et les premiers de leurs vocables
Ne semblent pas les moins charmants.

Dans la passion qui les trouble,
Dans leurs jeux ou dans leur repos,
Ils composent tous leurs propos
D'une syllabe qui se double,

Murmure de jolis ruisseaux
Sur le gravier ou dans la mousse,
Parmi les nids dont l'aile pousse
Ramage de petits oiseaux!

Leur langage, très peu classique,
Est pourtant le plus ancien;
Sans naître Académicien,
Chacun d'eux en sait le lexique.

Leur langage est universel
Et très simple dans sa grammaire;
Dans tous les pays chaque mère
Le trouve aimable et plein de sel.

Jamais leurs termes ne vieillissent :
Termes venus on ne sait d'où,
Racines du vieil arbre Hindou,
De bouche en bouche ils rajeunissent.

Jamais de scrupule trompeur
Ni de périphrase hypocrite :
La franchise est leur grand mérite,
Du mot propre ils n'ont jamais peur.

Ils vont au but sans se reprendre,
Disant crûment l'essentiel :
Leur parler est si naturel
Que leur « nounou » peut les comprendre.

Mais comme ignorants du tombeau,
Sur la mort toujours ils se taisent :
Avec les « joujoux » qui leur plaisent
Le mal n'est pour eux qu'un « bobo! »

Leur dialecte sans contrôle
Abrège, étend, forge des mots;
Et le moindre de nos marmots
Rencontre parfois le mot drôle.

« Quenottes », « menottes », « petons »,
Voilà de leurs idiotismes;
Leurs oncles pris de rhumatismes
Deviennent pour eux des « tontons! »

« Dodo », « lolo », « bonbon », « pépéc »,
Sont leurs lieux communs d'orateurs,
Et leurs gosiers imitateurs
Cultivent l'onomatopée.

Ils mettent tout à leur niveau;
Tout rapetisse ou s'atténue;
Et leur diction ingénue
Confond l'antique et le nouveau.

Par des métaphores hâtives
Ils font des lions des « toutous »,
Et comme des « dadas » très doux
Ils traitent les locomotives.

Aussi point de terme explétif
Dans leur sobre vocabulaire,
Qui compose un dictionnaire
Qu'on peut appeler « portatif ».

Quand leurs langues sont débridées,
Leurs petits mots pleins de raisons
Ouvrent de vastes horizons
Sur le monde de leurs idées :

Que de rêves dans le « nanan »,
Que de rêves de friandises!
C'est de la crème ou des cerises,
De la galette ou du faisan.....

Mais de leurs mots comme des nôtres
J'en connais un bien plus heureux;
C'est le premier qu'on entend d'eux;
Ce premier seul vaut tous les autres.

Ce mot qui nous fait tressaillir
Est né pour des destins prospères :
Tant que battront des cœurs de pères,
Ce mot-là ne peut pas vieillir!

LES VICISSITUDES DES MOTS

TRIOLET

Bébé dit « Papa », s'il va bien,
Et « Maman », quand le mal le dompte.
Souffre-t-il? « Papa » ne vaut rien;
Bébé dit « Papa », s'il va bien.
Il sait varier l'entretien;
Quand un seau descend, l'autre monte :
Bébé dit « Papa », s'il va bien,
Et « Maman », quand le mal le dompte.

TOUS ARTISTES

Pour l'Art, astre bientôt connu,
Le cœur naissant se passionne,
Et, dès l'aube, le Beau rayonne
Sur le jeune front ingénu.

Dans le bras qui le porte encore,
Sitôt qu'un orgue retentit,
L'enfant qui crie et qui bondit
Honore Euterpe et Terpsichore.

Architecte, il fait des pâtés,
Tours, pyramides pour un autre,
Ou des jardins, comme Le Nôtre,
De fétus de paille plantés.

Sculpteur de talent, il ébauche
De grands bonshommes de papier;
Graveur zélé, de l'encrier
Il répand toute la débauche.

Dans ses gestes, ses actions,
Dans tout son être il est poète;
Son âme toujours inquiète
Crée un monde de fictions.

Tous, peintres impressionnistes,
Wagnériens encor morveux,
Avant d'avoir de longs cheveux,
Tous nos Bébés sont des artistes!

FANTASIA

Il est une Fée aux doigts roses,
Qui baise le front de l'enfant,
Et, le jour, de fleurs se coiffant,
Se plaît dans ses métamorphoses;

Il est une Fée aux cils d'or,
Qui dans les songes extravague,
Qui joue au sommet de la vague,
D'astre en astre suit son essor;

Il est une Fée au front pâle,
Qui danse aux plis des rideaux blancs,
Et, parmi les rayons tremblants,
Déroule sa robe d'opale;

Il est une Fée aux yeux noirs,
Qui près des berceaux rampe et glisse,
Et, prenant l'ombre pour complice,
Soupire au fond des vieux manoirs.

C'est toi, Fée étrange et fantasque,
Qui, hantant les jeunes esprits,
Ou leur fais peur ou leur souris,
En changeant à ton gré de masque;

C'est toi, dont les attraits puissants
Sur leur raison jettent des voiles,
Et vers le monde des étoiles
Les emportent tout frémissants;

C'est toi qui, les tirant d'eux-mêmes,
Les perds dans mille visions,
Réalités, illusions,
Dont tu composes tes poèmes;

C'est toi qui fais battre leurs cœurs
Pour ce qui brille et ce qui chante,
Dont la baguette les enchante
Par ses sortilèges vainqueurs;

Qui répands pour eux ton mystère
Dans la forêt, sur les étangs,
Et qui les rends tout palpitants
Pour l'écho d'un pas solitaire;

Qui peuples d'ogres, de lutins,
Le royaume de leurs pensées,
Où mets les Ondines bercées
Dans l'Aurore de leurs matins;

Qui, créatrice intarissable,
Peux les enrichir sans efforts,
Et leur prodiguer des trésors
Simulés par des grains de sable,

Ou, par le don de ton pouvoir,
Sans qu'un doute en leurs jeux les touche,
En fais des amiraux qu'on mouche
Ou des généraux en bavoir!

O Fantasia, douce Fée,
Que le premier âge connaît,
Par qui tendrement frissonnait
La divine lyre d'Orphée,

Afin qu'ici notre horizon
S'étende large et moins austère,
Et que nous n'allions pas sur terre
Sous le joug seul de la Raison,

Prends nos bébés, mets en leurs têtes
Tous tes mirages captivants,
— Et trompe aussi ces vieux enfants
Que l'on appelle les poètes!

HYMNE A LA PARESSE

Salut, déesse aux yeux rêveurs,
Qui toujours effeuilles des fleurs
Et te reposes,
Qui sur la plume et le velours
T'accoudes, paupières toujours
A demi closes!

Toi qui, sous le saule tremblant,
Touches de ton pied indolent
Le flot qui passe,
Ou suis de tes vagues regards
Les nuages au loin épars
Parmi l'espace!

Toi qui mollement t'assoupis
Au boudoir, où sur les tapis

Tout bruit s'émousse,
Dans la nacelle sur le lac,
Dans le bercement du hamac,
Ou sur la mousse!

Toi qui t'enfuis en souriant
Vers le ciel bleu de l'orient,
Loin des orages;
Qui te plais aux songes ailés
Dans les vapeurs des narguilés
Et leurs mirages!

Toi que sait si bien supplier
Le poète avec l'écolier,
Charmante race;
Toi que bien souvent couronna
Dans le temple de Vacuna
Le doux Horace!

Vois! je t'implore en ce moment :
Mets sur mon front l'effleurement
De ta caresse!
Que, par tes charmes adoucis,
Je voie alléger mes soucis,
Bonne Paresse!

Mais pourquoi te prier? J'ai tort.
Est-ce que jamais l'esprit dort,
Et te possède?

Donnes-tu ce que tu promets?
Le cœur de l'homme a-t-il jamais
Su ton remède?

Ton miel n'est pas toujours si doux :
Souvent la douleur fond sur nous
Comme une abeille.
Le repos n'est pas notre ami;
Dans notre corps même endormi
Notre âme veille!

Qui s'affranchit de l'avenir?
Qui du passé, du souvenir
Ne sent l'étreinte?
Quelque tourment toujours nous mord :
C'est le désir, c'est le remord,
Et c'est la crainte!

Qui donc peut jouir du présent?
Qui sent ton calme bienfaisant?
Quelle âme humaine?
Nous ne connaissons pas l'oubli :
Toujours le cœur dans un repli
Cache une peine!

C'est en vain que nous t'invoquons :
Il n'est plus rien dans tes flacons,
Enchanteresse!

Car, hélas! il n'est ici-bas,
— Et cet instant ne dure pas, —
Qu'une paresse!

Il n'en est qu'une, — que j'aimais, —
La seule qui ne rend jamais
Les jours moroses :
Sans regrets comme sans assauts,
C'est la paresse des berceaux
Et des mains roses!

LA PREMIÈRE DES RÉPUBLIQUES

Parmi tant d'États de tout âge,
Dont les chars se sont embourbés,
J'admire pour maint avantage
La République des Bébés!

Et je soutiens qu'en politique,
Si j'en retrouvais le moyen,
De leur nation sympathique
Je me ferais concitoyen!

Là point d'intrigue et de querelle!
Point de pouvoir mal exercé!
On dort tout le jour sous l'ombrelle,
Toute la nuit on est bercé!

Point de larron, point de gendarme!
Ni ministres, ni sénateurs!
Dans leurs chambres un gai vacarme,
Nul sermon de réformateurs!

Chez eux l'on vit à ne rien faire :
Tous commandent, nul n'obéit!
La joie en leur douce atmosphère
Se répand et vous envahit.

Tous les jours sont jours de chômage
Pour les bébés frais et rosés :
On est prince, on reçoit l'hommage
Des sourires et des baisers.

On montre à tous, sans bas ni manches,
Des pans de chemise hardis :
C'est toujours fête, et les dimanches
N'ont après eux que des lundis!

On a sa mère pour servante :
Sans de gros gages à payer,
Sa main caresse ou bien évente,
Sa lèvre apprend à bégayer.

Point de voitures faisant grèves
Ou qui versent : pour phaéton,
Deux bras aimés portent vos rêves
Qui surpassent ceux de Platon.

Les Bébés, sans lois arbitraires,
Ont observé, comme il fallait,
Les Droits de l'Homme : ils sont tous frères,
Beaucoup même frères de lait!

Ils sont, avec Polichinelle
Dont le cœur bat comme un grelot,
Tous égaux devant la mamelle,
Tous égaux de par le maillot!

Et libres! — pourrait-on plus l'être?
Nous en sommes déconcertés!
Ils vivent nus, vivent sans maître :
Ils ont toutes les libertés!

L'étiquette est une ennemie
Dont se moquent leurs bâillements,
Et jamais une Académie
N'a réglé leurs gazouillements.

Ils font la nique aux moralistes,
Suivent le progrès, font leurs dents :
Ils sont tout à fait réalistes,
Mais pas, pas du tout décadents!

Leur lèvre à peine balbutie,
Tout cède à leurs injonctions :
Rien ne vaut la « Bébécratie »
Pour gouverner les nations!

Et c'est pourquoi, comme maxime
De gouvernement fort goûté,
Je dis que le meilleur régime,
C'est bien le régime lacté !

Et, de tant d'États de tout âge
Dont les chars se sont embourbés,
J'admire pour maint avantage
La République des Bébés !

IV

LES NUITS

SÉRÉNADE

Le soir descend silencieux;
Des nuages flottent aux cieux
Comme des voiles;
Sur l'épaule du noir coteau
La nuit jette son bleu manteau
Semé d'étoiles!

A présent cessent ris et pleurs;
La brise calme endort les fleurs
Et les mésanges;
A présent s'étend sur les nids
Et sur tous les berceaux bénis
L'aile des anges!

Allons! accourez, Rossignols,
Chers guitaristes Espagnols,

Sous la fenêtre !
Quittez l'ombre de vos buissons :
Qu'Elle apprenne par vos chansons
A me connaître !

Sous le balcon d'Adelita,
Qui l'an passé me visita,
Comme à Grenade,
Venez donner, puisqu'à mon cœur
L'amour a versé sa liqueur,
La sérénade !

Celle que j'aime est sans chignon,
Mais elle montre un pied mignon
Qu'on baise même !
Elle n'a point — touchant détail —
De falbalas ni d'éventail,
Celle que j'aime !

Adelita sourit sans dents;
Mais, malgré ses cris discordants,
Elle est gentille !
Jamais Elle ne me trompa :
Je suis son bon petit papa,
Elle est ma fille !

Aussi, virtuoses des bois,
Qui le soir élancez vos voix
Dans la ramée,

Vers sa demeure accourez tous !
Bercez de vos airs les plus doux
Ma bien-aimée !

Pour que le sommeil bienfaisant
Lui laisse oublier à présent
Les soins moroses,
Avec vous faites voltiger
Autour d'elle l'essaim léger
Des songes roses !

Et tandis qu'avec les willis
Dansent les sylphes si jolis
Dans la prairie,
Tandis que la lune en tremblant
Vient caresser d'un rayon blanc
L'enfant chérie,

Venez, afin qu'en l'avenir
Elle en garde le souvenir
Comme j'espère,
Lui murmurer tout doucement
Ce que contient de sentiment
L'âme d'un père !

LE SOMMEIL DES BÉBÉS

TRIOLET

Flic ! dans les yeux ! Floc! dans le nez!
La poudre vole inévitable !
Morphée a beaucoup d'abonnés.
Flic! dans les yeux! Floc! dans le nez!
Le nez frotté, les yeux clignés
Disent leurs adieux à la table!
Flic! dans les yeux ! Floc! dans le nez!
La poudre vole inévitable!

BARCAROLLE

Brises du soir, brises bien douces,
Avec vos ailes de velours
Venez diriger sans secousses
La nacelle où sont mes amours!

La nacelle où sont mes amours
Est un berceau plein de sourires :
Dieu la remplit de fleurs toujours,
Fleurs que caressent les zéphires.

Fleurs que caressent les zéphires,
Un, puis deux, puis trois passagers,
En soupirant comme des lyres,
Dorment sous les voiles légers.

Dorment sous les voiles légers
Avec leur sœur deux petits mousses,
Par votre haleine protégés,
Brises du soir, brises bien douces!

Brises du soir, brises bien douces,
Avec vos ailes de velours
Venez diriger sans secousses
La nacelle où sont mes amours!

LES VERTIGES

La nuit, qu'une veilleuse verse
Son éclat le plus adouci!
Et qu'elle soit bien douce aussi,
    La main qui berce!

*
* *

La Nuit, drapée en son manteau,
Comme un brigand, sans bruit se glisse;
Et la Peur, sa lâche complice,
Cache dans l'ombre son couteau.

La Nuit, c'est la grande Inconnue
Qui s'embusque au fond des vieux bois,
Où les feuillages ont des voix
Quand le vent plaintif s'insinue.

La Nuit aux ailes de velours
Va, furtive, le long des haies,
Quand les hiboux et les orfraies
Frappent les airs de leurs vols lourds.

Hôtesse noire, elle pénètre
Jusque dans le cœur des maisons,
Sur les feux éteints des tisons,
Dans les rideaux de la fenêtre.

Alors dans la chambre on entend
Marcher des pas, craquer les portes,
Et dans l'âtre les cendres mortes
Ont un réveil inquiétant.

Et l'on voit flotter dans l'espace
Tous les monstres de l'univers,
Spectres rouges, fantômes verts,
Groupe affreux qui passe et repasse.

Et les enfants, les tout petits,
Dans les berceaux pleins de mystère,
Frissonnants, ont peine à se taire :
Ils sont toujours trop peu blottis !

*
* *

La nuit, qu'une veilleuse verse
Son éclat le plus adouci ;
Et qu'elle soit bien douce aussi,
La main qui berce !

*
* *

L'enfant crie et pleure toujours,
Quand il s'endort, quand il s'éveille;
Et, pris d'une frayeur pareille,
Il semble implorer un secours.

Voit-il s'ouvrir un gouffre informe,
Ou se déployer un linceul?
Jamais il ne veut rester seul,
Soit qu'il s'éveille ou qu'il s'endorme.

A des terreurs hors de propos
Son âme est sans cesse asservie :
Il craint de rentrer dans la vie
Comme d'entrer dans le repos.

Les ombres semblent sataniques
Pour ses yeux d'ange frais et pur;
Dès qu'il n'a plus d'astre ou d'azur,
Il retombe dans ses paniques;

Et, seulement pour l'apaiser
Dans son épouvante éphémère,
Il lui faut les bras de sa mère,
Le miel du lait et du baiser!

*
* *

La nuit, qu'une veilleuse verse
Son éclat le plus adouci;
Et qu'elle soit bien douce aussi,
    La main qui berce!

*
* *

Ainsi dans le dernier enfant
On retrouve aujourd'hui les traces
De l'instinct des premières races,
De l'instinct qui garde et défend.

Le pauvre mignon tremble encore
Comme son aïeul primitif,
L'être humain inculte et chétif
Qui ne vivait que pour l'aurore,

Qui, dans les nuits de la forêt,
Victime offerte à la rapine,
Et les yeux ouverts par l'épine
Du souci qui le déchirait,

Sous un abri de rochers chauves,
Sur un lit de feuilles jonché,
Attendait, à l'affût couché,
Ses ennemis, hommes ou fauves.

Les cavernes ont fait leur temps,
Les chaudes maisons sont bien closes,
Et les couches sont d'autres choses
Que des feuillages palpitants;

Et les berceaux, loin des tempêtes,
Par le gendarme et les verroux
Sont bien défendus du courroux
De toutes les vilaines bêtes!

Mais, malgré les dangers détruits,
Nos bébés, qui viennent de naître,
Gardent, comme le premier être,
Le vertige des sombres nuits!

*
* *

La nuit, qu'une veilleuse verse
Son éclat le plus adouci;
Et qu'elle soit bien douce aussi,
La main qui berce!

LES HORLOGES

Dans la nuit, où plane l'effroi,
Les heures tristes, sépulcrales,
Sonnent lentement au beffroi
Des plus prochaines cathédrales.

Dans le silence plus profond
Les cadrans semblent moins se taire;
Aux cloches la cloche répond
De monastère en monastère.

Mais le grand sommeil souverain
A tout bruit ferme notre oreille,
Et le Temps sonne sur l'airain
Sans que son marteau nous réveille.

De même aux chambres des maisons,
Où le tic-tac dans l'ombre tinte,
Où dans la cendre des tisons
Crépite encor la bûche éteinte,

Les pendules et les cartels
Veulent en vain qu'on les écoute,
Battant comme des cœurs mortels,
Comptant notre sang goutte à goutte :

Point de timbre, point de bourdon,
Dont le son à ce point s'élève,
Que jusque sous notre édredon
Il puisse nous tirer du rêve.

Et cependant, toutes les nuits,
Aux mêmes heures très exactes,
Fort bien perçus, les mêmes bruits
Coupent mon sommeil en trois actes;

Sans retards comme sans erreurs,
Mais sans que mon cœur s'exaspère,
Chaque nuit les berceaux pleureurs
Me disent : « Debout, petit père! »

Quand je voudrais tant reposer,
De la faim criant le ravage,
Mes chers bébés, pour s'apaiser,
Sonnent l'heure du doux breuvage;

Et leur appel est si pressant,
Telle est la plainte de leur bouche,
Que mon amour obéissant
Me ravit sans peine à ma couche.

Ni clepsydre ni sablier
Ne valent un enfant qui pleure :
Avec lui comment oublier
La marche implacable de l'heure?

Aussi, si vous ne voulez pas
Prendre place au Martyrologe,
Dressez bien vos fils, chers papas,
Réglez bien chez vous cette horloge!

LE CHANT DE L'ALOUETTE

Voici l'aube, l'aurore blonde,
Voici le soleil qui féconde
Le noir sillon :
Sois béni, sourire du Monde,
Premier rayon !

Premier rayon du matin rose,
Qu'appelle la fleur demi-close
Pour s'évaser,
Qui fais épanouir la rose
A ton baiser !

Sois bénie, ô clarté vermeille,
Que l'oiseau fête avec l'abeille,

Tout palpitant!
La Nature entière s'éveille
En te chantant!

Clarté que la Terre souhaite,
Dès que tu brilles, l'Alouette,
Fille du jour,
Va porter au ciel, doux poète,
L'hymne d'amour.

Comme tu fais, ô blonde Aurore,
Envoler une voix sonore
De chaque nid,
Ainsi chaque berceau t'honore
Et te bénit.

Dès que l'enfant te voit renaître,
Sous les rideaux dès que pénètre
Ta poudre d'or,
Son bleu regard vers la fenêtre
Prend son essor;

Il s'agite sous la dentelle,
Ses bras ont des battements d'aile;
Suçant ses doigts,
Il jase, comme une hirondelle
Au bord des toits;

Sa lèvre imite la tempête
Ou bien le son de la trompette
Qui le frappa;
Sans cesse il gazouille et répète :
« Pa-pa! Pa-pa! »

Et quand on ouvre les croisées,
Lorsque les lueurs embrasées
Clignent ses yeux,
Il lance, comme des fusées,
Ses cris joyeux.

Dans le feuillage ou la chaumière
Tous adorent l'aube première,
Oiseaux, enfants;
Tous te rendent grâce, ô Lumière
Qui les défends!

Tous disent : « Salut, chère Aurore!
Salut! Nous voici tous encore
Au rendez-vous :
Un nouveau matin vient d'éclore,
Frais comme nous.

Fuyez, fuyez, monstres de l'ombre,
Dangers, terreurs, songes sans nombre
Où l'on s'endort!
Loin de nous, Nuit muette et sombre
Comme la Mort!

Fait d'azur, de flamme et de neige,
Voici le jour qui nous protège;
    Plus de souci!
L'Ombre fuit avec son cortège :
    Disons merci!

A vivre encor Dieu nous convie;
Dieu rend à tous l'âme ravie,
    Bébés, pinsons!
Salut, Soleil, Lumière et Vie,
    Joie et Chansons! »

AUBADE

Puisque le soleil
Pour votre réveil
   Brille avec zèle,
Et que vos beaux yeux
S'ouvrent tout joyeux
   Mademoiselle,

Puisque l'on entend
Le hochet tintant
   Sur votre couche,
Et que vous riez,
Deux doigts mariés
   A votre bouche,

Vous dont le bonnet
Fait le moulinet,

Petite folle,
Voici ma chanson,
Qui, comme un pinson,
Vers vous s'envole,

Chant du cœur parti,
Qu'en vers j'ai serti
Comme un orfèvre,
Chant fait d'un baiser
Qui va se poser
Sur votre lèvre!

Dans ce tendre aveu,
Sous le rideau bleu
Que le jour dore,
Comment donc, comment
Montrer dignement
Qu'on vous adore?

Dans ce chant divin
Que dira sans fin
Mon cœur prospère,
Dans ce chant d'amour,
Que, gai troubadour,
Façonne un père,

Fier et triomphant,
Je voudrais, enfant,

Te mettre en gerbe
Tout ce que pour nous
Dieu fit de plus doux,
De plus superbe!

Enfant, je voudrais
Unir les attraits
De toutes choses,
Devant ton berceau,
En un seul faisceau,
Toutes les roses;

Coudre dans mes vers
Les refrains divers
De tous les merles,
Et dans le satin
Semer ce matin
Toutes les perles;

D'étoiles aux cieux
Faire pour tes yeux
De beaux désastres,
Et, présents royaux,
T'offrir en joyaux
Tout l'or des astres!

Tout ce qu'aux humains
Prodiguent les mains

Des bonnes fées,
Tout ce qu'aux vainqueurs
L'ivresse des cœurs
Dresse en trophées,

Tout ce qui fleurit,
Tout ce qui sourit,
Tout ce qui charme,
Le plus pur du miel
De l'âme ou du ciel,
Rosée ou larme,

Papillons et fleurs,
Parfums et couleurs,
Comme un Roi mage,
Je voudrais chez nous
Mettre à tes genoux
Tout en hommage!

Car votre bavoir
Est plein de pouvoir,
O ma duchesse!
Car, sachez-le bien,
Vous êtes mon bien
Et ma richesse!

Par vous ma maison
A la floraison

Des primevères;
Le bonheur m'attend,
Comme un vin chantant
Au fond des verres!

Mon sang rajeunit;
L'espoir gîte au nid
Longtemps encore!
Plus de ciel couvert!
C'est le printemps vert
Et c'est l'aurore!

Viens donc, tu sais où,
Ta main sur mon cou;
Mon bras t'appelle!
Viens quelques moments :
En baisers charmants
L'amour s'épèle!

Mais lorsque ton front
Penche, lourd ou prompt,
Près de ma tête,
Oh! sache oublier,
Enfant, de crier,
Et fais-moi fête!

Car, sur nos genoux,
Quand du sein pour nous

On vous détache,
Sur vous, nourrissons,
Quand passe en frissons
Notre moustache,

Si lors vous pleurez,
Enfants adorés
Dont l'âme est pleine,
Vous ne savez pas
Comme à vos papas
Vos pleurs font peine !

LA SIESTE

Au clocher du village, une heure :
Le soleil darde; c'est l'été.
Tout repose dans la demeure
Du vieux commandant retraité.

La route luit sous la fenêtre;
Du volet entr'ouvert encor
Dans la salle un rayon pénètre,
Secouant sa poussière d'or.

La table vient d'être quittée
Par les convives alourdis;
Chaque chaise s'est écartée
De la nappe des samedis.

Sur les débris danse le groupe
Des serviettes sous leurs ronds;
Dans l'isolement d'une coupe
Rêvent de tristes macarons.

Le rhum semble demander grâce
Au fond du flacon décoiffé,
Et les mouches de tasse en tasse
Pompent les restes du café!

Près des moutons perdant leur laine
Malgré les loups très bienveillants,
Un grand pantin de porcelaine
Étire ses bras défaillants.

Par terre accroupi sur les nattes,
Auprès du chat qui se croit seul,
Le museau posé sur ses pattes,
S'allonge en ronflant l'épagneul.

Quel calme! on entend les cœurs vivre!
Dans l'office même, à côté,
Les bruits de vaisselle et de cuivre
S'apaisent dans le far-niente.

Et dans un angle de la pièce,
Non loin du fauteuil tout petit,
Qui garde encor la gentillesse
Du beau mignon qui s'y blottit,

LA SIESTE



« *Dans l'ombre, sur un ancien coffre,*
« *Git une corbeille d'osier,*
« *Fleurant la fougère, et qui s'offre*
« *Comme un nid sous un blanc rosier.*

Dans l'ombre, sur un ancien coffre,
Gît une corbeille d'osier,
Fleurant la fougère, et qui s'offre
Comme un nid sous un blanc rosier.

C'est là que dort l'enfant rustique,
A l'abri du tulle léger,
Qui de l'aiguillon du moustique
Doit servir à le protéger.

La torpeur prit le petit homme
Sans doute au milieu de ses jeux;
Car il conserve dans son somme
Sa blouse à fleurs, ses souliers bleus.

Le doigt dont sa bouche était pleine,
Libre, au corsage est arrivé;
Et le rythme de son haleine
Se note au voile soulevé.

Sa tête paraît plus énorme,
Et ses mentons démesurés :
Doux Jésus! Comme il faut qu'il dorme!
Ses poings roses sont-ils serrés!

Pourtant par instants il s'agite,
Soupire même par instants :
Tant il est vrai qu'au meilleur gîte
Nul ne peut séjourner longtemps!

Alors à droite, à gauche, il penche
Et tourne, prêt à s'éveiller,
Sa nuque sans cheveux et blanche
Du frottement de l'oreiller.

Puis il se rendort. — Le Grand-Père,
Dans un hochement machinal
Et que la politique opère,
Oublie à son tour son journal,

Et la barbiche à la rosette,
Le binocle allant de travers,
— Heureux effets de la gazette! —
Roupille sur les Faits-Divers.

Passants, je vous le recommande,
Ce seuil paisible d'officier,
Où, seule, une horloge normande
Fait bourdonner son balancier,

Où ces deux braves s'assoupissent,
Héros d'hier et de demain,
Quand les feux du soleil blanchissent
La poudre errante du chemin.

V

LES TENDRESSES

SI J'ÉTAIS ROI!

Moi, si j'étais Prince, et puissant, et riche,
En mes champs sans friche,
Parmi mes moissons,
J'aurais des rosiers, où croîtraient dans l'ombre
Des bébés sans nombre,
Filles ou garçons!

Moi, si j'étais riche et si j'étais Prince,
En toute province
Courraient mes visirs,
Achetant la fleur des gros poupons roses,
Qui, lèvres écloses,
Feraient mes plaisirs!

J'en voudrais autant, si, royale étrenne,
Mes manteaux à traîne
D'or étaient cousus,
Que de raisins blonds tombent aux vendanges,
Autant qu'il est d'anges
Auprès de Jésus!

Mon palais de marbre aux tours colossales,
Dans toutes les salles,
Sous tous les arceaux,
Au lieu des éclairs des sanglants trophées,
Veillés par des fées
Aurait des berceaux.

Au lieu du fracas des lourdes armures,
Leurs jolis murmures
Tinteraient toujours;
Ma chambre serait, — fort hospitalière, —
Comme une volière
De petits Amours!

Et quand, sur les lits, du vitrail gothique,
Comme un narcotique,
La lune descend,
Tous mes nourrissons, bercés en cadence,
De doux airs de danse
Entendraient l'accent!

Et pour leur réveil, que charme et qu'honore
Ton grelot sonore,
Hochet de corail,
De beaux échansons, remplis de tendresse,
Verseraient l'ivresse
A tout mon sérail!

Tous les jours chez moi ce seraient des fêtes :
Ces petites têtes
Vivent de gaîté.
Sur tout mon passage, et de couche en couche,
Et de bouche en bouche,
Je serais fêté!

Et je donnerais mille et cent poupées
Fort bien équipées
A tous mes sujets;
Les pantins feraient, à grands coups de sistres,
Malgré mes ministres,
Sauter mes budgets!

Je verrais partout, comme heureux présages,
Fleurir des visages
Jeunes et joyeux,
Et de tous les lits dont s'ouvrent les voiles,
Comme autant d'étoiles,
Briller bien des yeux!

Partout de bébés on verrait des gerbes,
Dans mes chars superbes,
Sur mes éléphants!
Ils prendraient mon trône, et sur chaque marche,
Comme un patriarche,
J'aurais des enfants!

Mes bras manqueraient pour les tous étreindre,
Et tous, sans me craindre,
Sur mes genoux droits,
Caressant mon front, qui, chauve, se penche,
Dans ma barbe blanche
Joueraient de leurs doigts!

Et je sentirais de tous mes chers drôles
Sur mes deux épaules
Les assauts subits,
Ou, volant mon sucre et mes tabatières,
Des grappes entières
Pendre à mes habits!

De mon peuple alors je serais bien père!
Jamais plus prospère
Peuple ne rampa!
Et mes courtisans, sans vains dithyrambes,
Sautant dans mes jambes,
Me diraient : Papa!

Ah! si j'étais Prince, et puissant, et riche,
En mes champs sans friche,
Parmi mes moissons,
J'aurais des rosiers, où croîtraient dans l'ombre
Des bébés sans nombre,
Filles ou garçons!

« NOVITAS FLORIDA MUNDI »

I

« Le monde est vieux : que de rameaux
« Morts sur ce chêne qu'on émonde !
« Et tout jeunes, par mille maux,
« Nous sommes vieux comme le monde !

« Avant nous le sol a porté
« Tant d'hommes entre les deux pôles,
« Que dix mille ans d'humanité
« Pèsent peut-être à nos épaules !

« Quel flot d'ancêtres inconnu
« Nous a précédés sur la terre !
« Chacun de nous est devenu
« De ses devanciers tributaire.

« Le savoir par eux amassé,
« Notre mémoire en est remplie :
« Sous le lourd fardeau du passé
« Notre esprit se fatigue et plie.

« Rien à présent ne peut changer
« Dans notre joie ou nos épreuves :
« Notre cœur demeure étranger
« A l'attrait d'émotions neuves.

« Semblables aux champs épuisés
« Par le grand nombre des semences,
« Nos sens sont plus vite blasés,
« Quand nos désirs sont plus immenses.

« Et rien n'est à nous : sentiments,
« Mots ou choses ne sont plus nôtres;
« Savants, songeurs ou bien amants,
« Nous ne venons qu'après les autres;

« Et nous vivons tous aujourd'hui
« Par le cœur ou par la pensée
« Avec la tristesse et l'ennui
« D'une tâche recommencée! »

II

C'est ce qu'avec vous on entend,
Sages de la vingtième année!
Peut-être en ai-je dit autant, —
— Qui sait? — contre la destinée.

Eh bien! non! tout n'est pas usé,
Tout n'est pas vieux, tout n'est pas sombre!
Dans le ciel encore embrasé
De nouveaux soleils chassent l'ombre!

Il est des jardins ignorés
Où se cueillent des fleurs nouvelles,
Des rivages inexplorés
S'offrant au vœu des caravelles!

Mon cœur enfin, un soir d'été,
A découvert son Atlantide,
Pays vierge au site enchanté
Dont le peuple est simple et candide,

Et qui semble la vision
De la Terre venant de naître,
Quand sur l'onde, au premier rayon,
Son front fleuri put apparaître!

Et de tout, dans sa nouveauté,
J'ai goûté les vertus natives,
Et je me suis cru transporté
Parmi ces tribus primitives,

Qui, l'œil charmé par ces couleurs
Ou d'émeraude ou de topaze,
Devant les astres ou les fleurs
Tombaient à genoux en extase!

O cher peuple des nouveau-nés
Dont j'ai pu trouver la patrie,
Qui montrez vos fronts couronnés
Quand notre jeunesse est flétrie,

C'est vous, vous seuls, beaux ingénus,
Qui pouvez, seuls jeunes et libres,
De frissons encore inconnus
Faire vibrer toutes nos fibres!

Nous vous suivons dans vos progrès,
Et lorsque votre œil bleu s'éveille,
De tout ce qui luit, par degrés,
Notre âme avec vous s'émerveille!

Tout nous attire et nous surprend,
Tout à vivre nous encourage :
La nature pour nous reprend
Les illusions d'un mirage!

Nous apprenons, grâce à vos yeux,
De ravissantes ignorances :
Ce qu'on croyait savoir le mieux
De l'étrange a les apparences.

Tout est neuf, et riant, et frais!
Tout a les ailes du caprice!
Et nous embrassons de plus près
La Terre la bonne nourrice,

Quand nous partageons vos ébats
Sur ses tapis d'herbe ou de mousse;
Avec vous on la voit plus bas,
Avec vous la chute est plus douce.

De son sein nous nous rapprochons
Et nous sentons mieux ses services :
Penchés vers elle nous marchons
Tout en guidant vos pas novices,

Et, petit-père ou grands-papas,
Nous refaisons, l'âme ravie,
Avec le premier de vos pas,
La découverte de la vie!

Et c'est ainsi que l'univers,
Malgré ses rides de vieillesse,
Portant toujours des rameaux verts,
Garde encore un air de jeunesse,

Et que chacun de nous peut voir
Au fond de l'âme paternelle
S'épanouir la Fleur d'espoir,
La Fleur de l'Enfance éternelle!

LES MAISONS SANS ENFANTS

Quand j'eus l'âge où l'on doit songer
A rajeunir dans d'autres êtres,
Et dans d'autres cœurs propager
Le sang transmis par les ancêtres,

Avant que vînt à mon foyer
S'asseoir la compagne attendue,
Mais sans pouvoir te renvoyer,
Rêve où mon âme était perdue,

Seul, par les tristes soirs d'hivers,
Souvent, en tisonnant la cendre,
J'ai, loin de mes livres ouverts,
Dans mon âme voulu descendre,

Et, secouant le souvenir
Du flux des anciennes années,
L'esprit fixé sur l'avenir,
Interrogé mes destinées.

Devais-je tout entier mourir?
Ma race en moi finirait-elle?
Ou devait-elle refleurir,
— Autant que la Terre — immortelle?

Verrais-je, avec des cris joyeux,
Danser toujours devant mon âtre,
— Chaleur du cœur, orgueil des yeux, —
Un essaim de bébés folâtre?

Mais plus de mon obscur chemin
Je voulais sonder le mystère,
Plus le doute du lendemain
Troublait mon songe solitaire;

Plus dans la crainte qui nous ment,
Toits sans enfants, nids sans colombes,
Je vous voyais lugubrement
M'ouvrir vos seuils, comme des tombes!

Oh! les maisons vides d'enfant!
Tables sans vie! Abris sans âme!
Du froid à peine on s'y défend,
Il y manque toujours la flamme!

Ici, front simple au bandeau blanc,
Loge une bonne demoiselle,
Qui, soir et matin, en tremblant,
Dit ses chapelets avec zèle,

Pense à ses oiseaux tout le jour,
Les nourrit, les nomme et leur cause,
Et les contemple avec amour :
Il faut bien aimer quelque chose!

Là, sans joie et sans avenir,
Aux printemps joignant les automnes,
Couple que Dieu devait bénir,
Vous passez vos jours monotones;

Pour alléger vos cœurs souffrants,
Vous adoptez les fils des autres :
Mais leurs baisers sont-ils bien francs?
Ces enfants ne sont pas les vôtres!

Mais de tous ceux qui devant eux
Ont vu grandir la solitude,
Sans goûter le plaisir douteux
Du jeu, d'un chien ou de l'étude,

De tous les cœurs que doit glacer
L'éternité de leur détresse
Et qui ne savent où placer
Tout le surplus de leur tendresse,

Il n'en est pas de plus meurtris,
Ou que plus le silence accable,
Que les cœurs des parents, surpris
Par le coup d'un deuil implacable,

Cœurs dont les rêves écroulés
Pour quelque céleste message
Ont vu leurs anges envolés
Comme des oiseaux de passage!

— Telles étaient les visions
Qui hantaient mes nuits de décembre,
Sous la lampe aux pâles rayons
Vacillant aux murs de la chambre,

En ce morne et dernier moment
De la jeunesse consumée,
Où le cœur dans l'isolement
N'aspire qu'à l'épouse aimée...

Depuis, sous mon toit protégé,
Avril a mis un nid de mousse;
Un tout petit, un plus âgé
Y gazouillent d'une voix douce :

Soyez béni deux fois, Seigneur,
Que redoutait mon ignorance!
Merci pour mon double bonheur!
Merci pour ma double espérance!

Mais, Seigneur, si vous me donnez
Les vrais trésors auxquels tout cède,
Ah! jamais ne me reprenez
Ces biens qu'à présent je possède!

Les regrets sont trop étouffants
A perdre ce que l'on adore :
Quand on a bercé ses enfants,
Sans enfants peut-on vivre encore?

LUI ET MOI

I

J'avais beau, par les soirs rêveurs,
Remonter le cours de ma vie,
Et compter même avec ferveurs
Les pas de la route suivie :

Sans doute je pouvais cueillir
Les débris des proches années
Dont mon cœur se sent tressaillir,
Ronces ou fleurs déjà fanées;

Comme des croix qu'on préserva
Dans les trésors des Basiliques,
De ma jeunesse qui s'en va
Je pouvais baiser les reliques;

Mais si sans effort je pouvais
Revivre encor près de ma mère
Les jours finis, bons ou mauvais,
De l'adolescence éphémère,

Il était des instants lointains
De mon existence sur terre,
Où mes souvenirs incertains
Flottaient dans l'ombre et le mystère.

Je rencontrais dans mon passé
Comme un désert infranchissable:
Tout vestige était effacé
Dans le Temps comme dans du sable;

Et je désirais, mais en vain,
Avec ma mémoire infidèle,
De mon enfance au front divin
Rappeler la prompte hirondelle.

Je voyais bien dans quelque coin
Ma petite chaise oubliée,
Mes vieux jouets privés de soin,
Et ma robe longtemps pliée;

Mais, malgré les touchants récits
D'une douce mère qui m'aime,
Dans le fauteuil où je m'assis
Je ne me voyais plus moi-même :

Rien ne me restait en effet
De tout cet âge d'innocence,
Comme si le bonheur parfait
De la vie égalait l'absence!

II

Mais voici que vers mes trente ans
Renaît soudain, — mon cœur en tremble! —
L'aube blanche de mon printemps
Dans un enfant qui me ressemble!

Il chante comme je chantais,
Comme le mien son pied semble ivre;
Je me revois tel que j'étais,
Sauf qu'à présent je me sens vivre;

Et, là, pour la première fois,
— Ai-je pu si longtemps attendre! —
De mes premiers jours je revois
S'entr'ouvrir enfin la fleur tendre!

Au berceau que je puis bénir
Mon regard n'a plus qu'à descendre,
En mon cœur luit le souvenir,
Comme une étincelle en la cendre.

Oui! c'est moi! je me reconnais!
C'est moi qui, dans l'osier flexible,
De la main dont je frissonnais
Ressens la caresse indicible!

C'est moi qui pleure et moi qui ris,
Sans savoir si je ris ou pleure;
C'est mon front qu'au milieu des cris
Un baiser maternel effleure.

Comme les ailes d'un oiseau,
Mes petits bras battent l'espace;
Dans l'essor rythmé du berceau
Le meilleur de mon temps se passe.

Tout est nouveau, tout est vermeil;
Du mal je ne saurais rien dire :
Un peu de lait, un chaud sommeil
Pour mon bonheur peuvent suffire.

Ainsi ce qu'alors je sentis,
C'est maintenant que je l'éprouve;
Enfant, tous mes hochets partis,
Dans ton berceau je les retrouve!

— Père, dont le cœur bat pour moi,
Mon âme comprend mieux la vôtre :
Ce qui fait d'un père l'émoi,
C'est qu'il se sent vivre en un autre!

LETTRES D'AUTREFOIS

J'ai retrouvé dans un tiroir,
Souvenir d'anciennes années,
De mon passé naïf miroir,
Trois Lettres tout enrubannées;

J'ai relu ce soir tendrement.
Pleurant presque et sans ironies,
Trois Lettres en style charmant
Que le temps a déjà jaunies.

J'ai longtemps vécu depuis lors,
Et j'en ai reçu beaucoup d'autres,
Lettres qui coûtent des remords
Ou qui disent le deuil des nôtres,

Billets qu'on touche avec effrois,
Pleins de promesses hypocrites,
Lettres où les cœurs étaient froids,
Bien que semblant de flamme écrites;

Toutes sont d'intérêt humain,
Toutes n'ont qu'un charme éphémère :
Mais ces trois-là sont d'une main
Divine, — tu le sais, ma mère! —

Car dans ce temps dont nous parlons,
Il ne me semblait pas étrange
De monter au ciel sans ballons
Ou de causer avec mon ange;

Et je trouvais tout naturel,
Deux jours avant devenu sage,
Que l'Enfant Jésus à Noël
Dans mon soulier mît son message!

On pouvait alors m'admirer
Pour ma vertu fort singulière :
Je gagnais mon lit sans pleurer
Et je faisais bien ma prière!

Et, quand le tison consumé
Avait éteint ses étincelles,
Certain que Jésus bien-aimé
N'y pourrait pas brûler ses ailes,

Comme on m'avait dit de dormir,
Je dormais sans plainte chagrine,
Pour l'engager mieux à venir,
Mes bras en croix sur ma poitrine.

Et je retrouvais au matin,
Toujours remis à leur adresse,
Dans une arche ou près d'un pantin,
Les chers conseils de sa tendresse.

Et cela dura trois hivers :
Là se clôt ma correspondance....
Enfants, tenir ses yeux ouverts,
C'est quelquefois une imprudence!

Lorsque j'eus six ans, mon Ami
Ne vint plus selon ma chimère ;
Ce soir-là j'ai moins bien dormi....
Mais depuis j'aimai plus ma mère!

O Jésus, voici bien longtemps
Que pour mon âme désolée
Avec tes chérubins chantants
Tu fuis vers la voûte étoilée!

Mais tu n'as pas fui sans retour
Ici rapporte ta caresse;
Un autre enfant compte à son tour
Sur ta visite enchanteresse.

Sur ses yeux le voile est tombé;
L'âtre est éteint, tiède la cendre :
Près du berceau de mon bébé
Cette nuit tu peux redescendre !

Noël, minuit.

L'ABSENTE

I

Sur les bords du Grand Zab il régnait un émir
Dont les jours fortunés s'écoulaient sans tristesse.
Son sceptre, sans rigueur, avait pu s'affermir;
La gaîté sous son toit demeurait son hôtesse :
Dès l'aube, de doux chants éveillaient Son Altesse,
Et de doux chants, le soir, la venaient endormir.

Rien ne troublait son cœur. Pourtant telle est notre âme
Que d'un trop long bonheur souvent nous nous lassons :
Nous créons nos chagrins, comme le cerf qui brame
De la meute hurlante appelle les soupçons;
Et Haroun, des soucis recherchant les frissons,
Lui-même de sa vie osa changer la trame.

Comme il rêvait un jour, couché sur les coussins,
Près des myrtes en fleurs et des eaux parfumées
Qui retombaient en gerbe au marbre des bassins,
Tandis que s'agitaient les danses des almées,
Caressé du baiser des vaines Renommées,
Il conçut tout à coup le plus grand des desseins.

Il se voyait le Roi, le Maître de la terre;
Conquérant pacifique et superbe, il songeait
Que tous les maux cessaient sous son joug salutaire,
Et que tout l'univers s'avouait son sujet :
Mais pour mieux méditer et mûrir son projet,
Il résolut dès lors de vivre solitaire.

Adieu la bayadère à l'essor captivant
Qui soulève avec grâce un flot de mousselines!
Adieu toute fanfare ou tout concert savant!
Adieu les tambourins, et les notes câlines
Des hautbois accordés avec les mandolines!
Ils n'égayèrent plus son palais, comme avant.

Ses poètes aimés durent cesser d'écrire
Les vers mélodieux sur les blonds parchemins;
Ne sachant plus qu'en faire, il les fit tous proscrire.
De plus, il étrangla de ses royales mains
D'indiscrets rossignols veillant dans ses jasmins,
Et de sa favorite il bannit le sourire.

Il ne put plus longtemps supporter ses bouffons,
Secouant leurs grelots sous leurs jaunes ombrelles;
Et quand ses narguilés fumaient jusqu'aux plafonds,
Seul et dans le silence, au fond de ses tourelles,
Jouet des visions, ne vivant que pour elles,
Il voulut s'abîmer dans les pensers profonds.

Défense aux courtisans d'user de la parole,
Ou d'agacer l'écho du bruit de leurs talons!
Défense de laisser la tendre barcarolle
Soupirer sous l'archet ému des violons!
Et dans l'office même, avec les lourds pilons,
Sur les fourneaux éteints se tut la casserole.

Quand il eut chassé tout, et fini d'empailler
Son chien et sa guenon, sa perruche et sa pie,
Dans son palais désert quand il put seul bâiller
En effeuillant les fleurs de la misanthropie,
Il crut le temps venu de sa vaste utopie,
Et dit : « C'est maintenant que je vais travailler. »

Or quand par des muets sa table fut servie,
Lorsque plus rien ne put distraire son loisir,
Du silence il eut peur; car le bruit, c'est la vie.
Il oublia son rêve impossible à saisir;
Mais de ses biens perdus il sentit le désir,
Et son ancien bonheur put seul lui faire envie.

II

L'histoire de ce Roi, mais c'est la mienne, enfant!
Non content de t'avoir, j'ai conçu la chimère
Où l'esprit s'use en vain et que le cœur défend;
Et je t'ai renvoyée, au loin, chez ta Grand'Mère,
J'ai fait autour de moi la solitude amère,
Espérant mettre au jour le Livre triomphant.

Mais de ce lâche exil ma Muse repentie
A perdu tout à coup l'aile qui l'emportait;
Il lui manque ta joie et la bonne partie
Qui sur les oreillers par terre gravitait.
Le meunier ne dort plus, quand son moulin se tait:
Le rêve est envolé, quand l'enfant est partie!

Mes jours me semblent longs et mon foyer désert:
Ton rire ne vient plus par stridentes volées
Accompagner le choc des coupes au dessert.
Je regrette souvent tes larmes affolées,
Et bien souvent je cherche en mes nuits désolées
Tes cris, qui valent mieux que le meilleur concert.

Plus de cuillers d'argent, de ronds ou de fourchettes
Tombant sur le parquet pendant tout le repas!
Plus de sauce souillant la blancheur des manchettes!
Car le petit fauteuil à table ne vient pas.
Mais je dis qu'ils sont bien malheureux, les papas
Qui n'ont plus des bébés les cent mille clochettes.

Le berceau reste vide et n'est plus pavoisé,
Mais du pied à la flèche un linceul le protège.
Plus de clarté veillant dans le verre irisé!
La nuit des songes noirs promène le cortège.
O caprices du cœur! A peine te quittai-je,
Que je cherche au réveil ton chant trop méprisé.

Que tes jouets épars font peine, ta bobine,
Ton œuf à ravauder, ton mouton glapissant,
Tes cartes, tes chiffons, la robe à Colombine,
Les débris d'un pompier qui monte et qui descend,
Et tous tes vieux journaux, — bric-à-brac innocent
Où l'agréable avec l'utile se combine!

Et dans la maison vide où ton cœur ne bat plus,
Où l'on est tout surpris d'entendre sonner l'heure,
Des pensers inquiets laissant monter le flux,
Tandis qu'un bois maussade en l'âtre craque et pleure,
Souvent ta mère et moi, qu'un même souci leurre,
Nous échangeons le soir nos regrets superflus.

Oh! reviens, reviens donc! notre cœur te le crie,
Puisque dans ma rigueur j'ai pu te renvoyer.
Sans toi nous ne pouvons plus vivre : je t'en prie,
Embrasse Grand'Maman qui doit tant te choyer,
Et reviens : sans enfant il n'est pas de foyer,
Comme sans la famille il n'est point de patrie!

Mais tu t'occupes peu des vers que je t'écris;
Ma plainte, je le sais, te semble bien égale.
Tu ris à tous les yeux, pourvu qu'on te régale :
C'est ton lait bien-aimé que seul cherchent tes cris;
Et tu passes, sans soins troublants, tes jours fleuris,
Comme le papillon et comme la cigale!

Soit! Peut-être plus tard, un jour, tu me liras,
Lorsque les ans auront jauni ma page blanche,
Quand, petite maman, à ton tour, dans tes bras
Tu tiendras tes enfants aux doux yeux de pervenche :
Alors mon pauvre amour trouvera sa revanche,
Ton cœur saura me lire, et tu me comprendras!

SOIRÉE INTIME

I

Bob [1] range ses soldats, Meg [2] berce sa poupée....
La mère, près de l'âtre, à coudre est occupée,
Et le père à son livre arrache ses secrets :
Mais tous deux, par instants bien doucement distraits,
Suivent d'un long regard le jeu qui les attire
Et de leurs beaux enfants contemplent le sourire.
Alors, dans la tiédeur de la chambre, leurs yeux
Ont vacillé; le rêve est venu gracieux,
Et, laissant échapper le livre avec l'aiguille,
L'une pense à son fils, l'autre songe à sa fille.

1. Robert.
2. Marguerite.

II

Il songe.... Il ne voit plus Meg, sur le tabouret,
Jouant à la poupée, ainsi qu'il l'admirait :
Devant lui, — dans le rêve un enfant grandit vite, —
Petite-Meg n'est plus, c'est déjà Marguerite.
La belle jeune fille, au corps svelte, au front pur,
Rayonne sous les fleurs et le tulle d'azur :
Blonde comme l'épi, légère comme l'aile,
Elle voltige au sein de la valse; sur elle
Se portent tous les yeux dans ce soir triomphal;
Meg n'a plus de poupée, elle est reine du bal!

Puis la vision change : un bouquet blanc décore
La coupe de cristal longtemps fleurie encore;
Déjà le fiancé lui passe au doigt l'anneau;
Tous deux, à l'unisson, auprès du piano,
A l'étoile amoureuse, où leur âme appareille,
Redisent tendrement le duo de Mireille;
Et le bonheur se lit sur leurs fronts radieux...
Puis, bientôt, il se voit, lui, père glorieux,
Des suisses galonnés suivant la hallebarde,
Entrer, parmi le cercle ami qui le regarde,
Appuyant sur son bras sa fille, vers l'autel
Où Dieu devra bénir son hymen immortel.

Mais ce tableau s'efface, un autre lui succède.
Marguerite à son tour est maman, et possède

Deux beaux amours d'enfants qu'elle-même nourrit,
Et maintenant, heureux grand-père, il leur sourit,
Tandis qu'elle les berce avec les mélopées
Qui lui servaient jadis à bercer ses poupées...

III

Il s'éveille, au moment juste où la mère aussi,
Sortant d'un même rêve exempt de tout souci,
A vu son Bob aimé suivre un destin prospère,
Tour à tour écolier, jeune homme, soldat, père...
Et leurs regards se sont rencontrés et compris...
Et maintenant penchés sur le travail repris,
Le père lit, la mère à coudre est occupée.....

Bob range ses soldats, Meg berce sa poupée.

BÉBÉ VA MIEUX

LETTRE D'UNE PETITE-MÈRE A UN GRAND-PAPA

Bébé va mieux. — « Il fut donc souffrant? dites-vous,
« Et moi seul n'en sais rien ! Vous vous cachez de nous !
« C'est fort mal. Croyez-vous que les vieux n'ont plus [d'âme?
« Pour leurs petits enfants ils ont un cœur de femme !
« Et pourtant aujourd'hui, — par une trahison, —
« N'ayant point su le mal, j'apprends la guérison ! »
C'est vrai, papa, mon tort est grand ; mais, à votre âge,
Pour supporter la peine on a moins de courage.
Nous vous eussions fait peur : à quoi bon? Puis, joyeux,
Vous me pardonnerez, lisant : Bébé va mieux !

Et maintenant que vous pouvez être plus brave,
Je vous le dis, sans rien céler, son mal fut grave :

Le mal de nos enfants l'est toujours. — Il fallait,
Vous savez, qu'il perçât ses grosses dents de lait :
Cela fut dur. Pendant trois nuits, la fièvre intense
Dans le délire ardent mina son existence,
Et nous crûmes, avec notre bonheur enfui,
Qu'alors Dieu rappelait notre pauvre ange à lui.

Ah ! comme ils sont gentils, les chers petits malades !
Plus de rire éclatant ! plus de fanfaronnades !
Mais blottis dans les bras, suppliants et contrits,
Tels qu'un oiseau tremblant, par l'orage surpris,
Sous leur paupière vague ouvrant un œil plus tendre,
Ils n'ont qu'un mot : « maman » qu'ils font sans
[cesse entendre.
Il faut voir comme alors, dociles et soumis,
Ils se laissent soigner ! Pauvres petits amis,
Nous vous aimions avant; mais quand pour vous on
[tremble,
Nous vous aimons encor davantage, il nous semble :
Notre tendresse alors s'accroît, chers bien-aimés,
Du prix de nos tourments et des soins réclamés...

Mais tout est oublié, la souffrance est partie.
On a fait tout à l'heure, à table, la partie,
Comme autrefois; le rire a réveillé le sang,
Et, tandis que jouait notre convalescent,
— Ce que nous n'osions faire au milieu de la crainte, —
Nous ouvrant l'un à l'autre, et laissant la contrainte,
Nos regards s'échangeant, le péril conjuré,
Son père et moi, de joie ensemble, avons pleuré !

ENFANT A VENDRE

IMITÉ DE MÉLÉAGRE

Qu'on le vende, l'enfant terrible! qu'on le vende!
Pourquoi nourrir ce monstre ici?
De ces mauvais sujets s'il est quelque marchande,
Qu'elle vienne à nous : le voici!

Cruel, il fait du mal à tout ce qu'il effleure;
Il veut tout objet défendu;
Il égratigne et rit, ou bien s'irrite et pleure :
C'est dit, c'est dit, qu'il soit vendu!

— Mais je vois de tes yeux des larmes se répandre
Et me supplier à leur tour :
Non! non! rassure-toi, je ne veux pas te vendre;
Reste sur mon cœur, pauvre Amour!

PETIT SAUVAGE

SONNET

Madame, vers Biarritz et son heureux rivage
Le train vous emportait, rapide : vos genoux
Tenaient, soit endormi, soit prenant son breuvage,
Un beau baby tout rose aux cheveux d'un blond doux.

Un aimable voisin, ramassant ses joujoux,
Voulut prendre un baiser pour prix de son servage;
Mais l'enfant, en pleurant, se détourna vers vous,
Et vous dites, feignant de le gronder : « Sauvage! »

Votre cœur maternel au fond était ravi :
Le reproche — léger — de baisers fut suivi,
Pour montrer que l'enfant n'acceptait que les vôtres!

« Sauvage! » Votre orgueil se plaisait à ce nom;
Et vous pensiez sans doute, en berçant le mignon,
Qu'il était plus à vous, lorsqu'il fuyait les autres!

LES PETITS OISEAUX

RONDEL

Les doux oiselets dans chaque arbrisseau
Chantent le printemps qui vient de renaître.
Dans chaque demeure un rayon pénètre,
Un rayon reluit dans chaque ruisseau.

Avril, reprenant palette et pinceau,
Par l'azur et l'or se fait reconnaître;
Les doux oiselets dans chaque arbrisseau
Chantent le printemps qui vient de renaître.

A l'ombre étendu sous un vert arceau,
L'enfant, blanc de lait, sourit de bien-être,
Et la mère voit, ouvrant sa fenêtre,
Les nids balancés sur le cher berceau!
Les doux oiselets dans chaque arbrisseau
Chantent le printemps qui vient de renaître.

LA GUIRLANDE DE PETITE GENEVIÈVE

RONDEL

Cueillez tout le long de la haie en fleurs
Le myosotis et la pâquerette :
Si l'une a du lait sur sa collerette,
L'autre a de l'azur les tendres pâleurs.

La douce rosée a jeté ses pleurs
Dans le cœur ouvert de chaque fleurette :
Cueillez tout le long de la haie en fleurs
Le myosotis et la pâquerette.

La rose est trop fière avec ses couleurs,
Le lys dresse trop sa tige indiscrète;
Et pour ta Guirlande, ô ma bergerette,
Les moindres brins d'herbe ont semblé meilleurs.
Cueillez tout le long de la haie en fleurs
Le myosotis et la pâquerette!

CHANSON DE GRAND-PAPA

BERCEUSE

Dors jusqu'à demain au fond de ton nid,
Dors dans le coton, ma toute-petite.
Je te cueillerai de la clématite
Pour mettre à ton front que Jésus bénit.
Les printemps pour vous ont des fleurs gentilles,
L'hiver est méchant pour les grands-papas!
Avec les printemps qu'on ne revoit pas,
Elles grandiront, les petites filles!

Dors jusqu'à demain et tu grandiras,
Dors dans ton berceau qu'un rideau décore.
Tu crieras plus tard, ne dis rien encore,
Contre ton mari plus tard tu crieras.
Les chants des oiseaux au fond des charmilles
En avril prochain vont recommencer.
Près des grands-papas qu'on entend tousser
Elles chanteront, les petites filles!

Ouï, tu chanteras, mais dors tout d'abord,
Au réveil t'attend ton lait de Nourrice.
Dors! la Fée Urgèle est ta protectrice;
Le foyer s'éteint, la chatte s'endort.
Dors, on t'apprendra polkas et quadrilles,
Dès que le maillot ne te tiendra plus.
Quand les grands-papas seront tout perclus,
Elles valseront, les petites filles!

Dors! tu valseras chez nos Présidents!
Dors et fais d'abord tes dents des dimanches!
C'est joli de rire avec des dents blanches!
Pour rire, il faut faire, avant tout, ses dents!
Près des grand'mamans croisant leurs aiguilles
Sous le frais abri des verts parasols,
Près des grands-papas, graves dans leurs cols,
Elles riront bien, les petites filles!

Dors, mignonne enfant, dors jusqu'à demain!
Et tu riras bien de beaucoup de choses!
O rire éclatant sur les lèvres roses
Des doux fiancés se donnant la main!
Car les amoureux au sein des familles
Dérobent les cœurs qu'ils ne rendent pas!
Quand nous aurons froid, pauvres grands-papas,
Elles aimeront, les petites filles!

LES ÉQUIPAGES

Sur le chemin de la Cascade,
Aux yeux curieux des piétons,
Passent, brillante cavalcade,
Landaus, coupés et phaétons;

Les breaks volent comme des flèches;
On admire tout dans ce bruit,
Les grooms, les chevaux, les calèches,
Surtout la dame qui conduit.

Tandis que tous ces équipages,
Étalant leurs riches couleurs,
Emportent, comme en des nuages,
Beaucoup de honte et de douleurs,

Parfois, dans l'ombre d'une allée,
S'avance, traînant un Bébé,
Une humble voiture, roulée
Par un grand-père au dos courbé.

Salut, petit char qui m'attires,
Et qui vaux tous les chars du jour !
Tu montres les premiers sourires
Guidés par le suprême amour !

LA JOIE D'ÊTRE GRAND-PÈRE

.... Et le bon vieux, la canne entre les jambes,
Dit en riant : « Oui, plus d'un s'y trompa ;
Si nous étions moins sourds et plus ingambes,
Chacun voudrait devenir Grand-Papa !

Vous ignorez le bonheur que procure
La dignité de ce titre charmant :
Être Grand-Père est une sinécure,
Qui, par malheur, ne dure qu'un moment.

Des beaux bébés le rire intarissable,
Malgré nos maux, toujours nous divertit :
On cause, on joue, on fait des tas de sable,
On fait la bête avec le plus petit.

Quand Mai fleuri conseille qu'on espère,
Ensemble aux champs, joyeux Bohémiens,
Nous flânons tous, petits-fils et Grand-Père,
Car les enfants de mon fils sont les miens.

Mais pour mon fils si je fus trop sévère,
Pour ses enfants je me sens faible et doux :
Je leur permets de vider tout mon verre
Et de grimper cent fois sur mes genoux.

Avec les ans l'indulgence est venue,
Je ne sais rien qu'absoudre et que bénir!
Tout est plaisir, la peine est inconnue;
Car je n'ai plus le chagrin de punir! »

LE BAPTÊME DU FLOT

Sous un soleil de flamme, ainsi que dans un rêve
Éblouissant,
Se déroule, déserte, immense, en blanchissant,
La Grève.

Du fond de l'horizon, où comme un sourd sanglot
Remplit la brume,
Part et s'approche, avec son aigrette d'écume,
Le Flot.

Et portant vers la vague, où le vent s'exaspère,
Un bébé nu,
S'avance à pas hardis le marin devenu
Grand-Père.

LE BAPTÊME DU FLOT



« Et le vieillard présente au grand Flot triomphant
« L'être qui pleure,
« Mais le Flot s'adoucit et d'un baiser effleure
« L'enfant ! »

Et le vieillard présente au grand Flot triomphant
L'être qui pleure,
Mais le Flot s'adoucit et d'un baiser effleure
L'Enfant!

PREMIÈRES ET DERNIÈRES AMOURS

I

Petite Blanche et son Grand-Père
S'en vont au Bois, main dans la main.
De vrais amis c'est une paire;
En jasant ils font le chemin.

L'entente est joyeuse et prospère :
Des deux il est le plus gamin.
Ce sont des gâteaux qu'elle espère;
Son sentiment est bien humain.

On se promène, on joue, on cause.
Après les jeux, on se repose :
On ne peut jouer tout le jour.

Sur les genoux prenant sa place,
A gros baisers Blanchette embrasse
Bon-Papa, — son premier amour!

II

L'aïeule, au seuil de la chaumière,
Sur le banc de pierre, au soleil,
Cherche de ses yeux sans éveil
Un dernier rayon de lumière.

Elle est seule. L'été vermeil
Attriste la vieille fermière;
Le matin la voit la première,
Toujours aveugle et sans sommeil.

Elle est seule, prête à la tombe.
Dans le temps où la moisson tombe,
Les gars sont aux champs tout le jour.

Cependant sa main languissante
Caresse la tête récente
D'un petit-fils, — dernier amour!

LE BÉBÉ FRANÇAIS

Aimons, aimons tous le Bébé Français!
Il est si gentil, quand il n'est pas grave!
Son esprit partout a tant de succès!
Le hochet au poing, il paraît si brave!
Aimons, aimons tous le Bébé Français!

Le Bébé Français connaît la malice,
Fleur du sol gaulois chère à nos aïeux;
Son cœur, aussi pur que son front est lisse,
S'ouvre avec franchise au rire joyeux :
Le Bébé Français connaît la malice!

Du Bébé Français vive la gaîté!
En faisant ses dents il sait nous distraire :
Adieu nos soucis, dès qu'il a chanté!
De l'ennui morose il n'est pas le frère :
Du Bébé Français vive la gaîté!



« *Le Bébé Français porte des képis,*
« *Tout galonnés d'or, au coin de l'oreille!*
« *Ses soldats de plomb couvrent les tapis,*
« *Montrant à sa fougue une ardeur pareille :*
« *Le Bébé Français porte des képis!* »

Au Bébé Français il faut des fanfares :
Du tambour qui passe il est enivré.
S'il aime danser au son des guitares,
Il préfère encor le clairon cuivré :
Au Bébé Français il faut des fanfares!

Le Bébé Français porte des képis,
Tout galonnés d'or, au coin de l'oreille!
Ses soldats de plomb couvrent les tapis,
Montrant à sa fougue une ardeur pareille :
Le Bébé Français porte des képis!

Du Bébé Français grande est la vaillance :
Il suit, dès qu'il peut, les beaux régiments;
Derrière eux il court, plein de confiance,
Du bout des jupons tirant les mamans :
Du Bébé Français grande est la vaillance!

Au Bébé Français vivre semble doux :
Sous un ciel clément, sans peur ni souffrance,
Il s'endort et rêve au creux des genoux.
Il fait si bon naître au pays de France,
Qu'au Bébé Français vivre semble doux!

Aimons, aimons tous le Bébé Français,
Car il est l'espoir de l'âme meurtrie,
Il est l'avenir — qui vaut des succès!
Son beau sang vermeil, c'est le tien, Patrie!
Aimons, aimons tous le Bébé Français!

V

LES NOURRICES

LES NOURRICES ANTIQUES

Salut, bonne nourrice antique,
Qui, près des héros, occupais
Un rôle tendre et sympathique,
Composé d'amour et de paix!

Dans la primitive Épopée
Qu'on se plaît à voir ton profil!
Dans le drame aux grands coups d'épée
Qu'on aime ton humble babil!

Oui, l'on t'aime, vieille Euryclée,
Fille d'Ops, fils de Pisénor,
Qui, parmi la cour déréglée
Où tant de mains pillaient son or,

Reconnus, fine observatrice,
Dans le bain où son pied plongeait,
Trahi par une cicatrice,
Ulysse au terrible projet!

Et toi, de même, tu partages
Notre affection, Cilissa,
Qui, dans de naïfs radotages,
Plains l'enfant qu'Egisthe chassa,

Et, parmi les magnificences
Qu'Eschyle trouve en son pinceau,
Avec de douces indécences
Nous montres Oreste au berceau!

Sans doute, d'un dieu possédées,
Plus que du fait de vos leçons,
Les Hermiones, les Médées,
Sont de terribles nourrissons!

Vous recevez des confidences
Qui font frémir les spectateurs,
Et vous mettez trop d'impudences
Dans vos conseils souvent flatteurs.

Mais, parmi le bruit des armures,
On aime entendre votre voix
Qui jase, pareille aux murmures
Des ruisseaux cachés dans les bois;

Votre âme est bonne : on vous admire,
Quand, sous le coup de deuils récents,
Pleurant Oreste ou Déjanire,
Vous trouvez de tendres accents.

L'on vous admire et l'on vous aime,
Veillant sur votre enfant chéri,
Suivant jusqu'à l'heure suprême
Celui que vous avez nourri.

Heureuse la maison d'Atrée
Dont les fils, marqués du Destin,
Trouvaient pour la vie, à l'entrée,
Des servantes au cœur certain !

Et nous, privés d'appuis fidèles,
Voudrions tous, Parisiens,
Vous posséder, rares modèles,
O nourrices des temps anciens !

LA CHANSON DU SANG

Prends au sein, mon fils, le sang de ta mère ;
Prends, prends tout entier le sang de mon cœur :
De l'espoir brûlant, de la haine amère
Absorbe à longs traits la douce liqueur;
Prends au sein, mon fils, le sang de ta mère!

Le sang répandu réclame du sang.
O guerre, voici tes rudes épreuves :
Le fer ennemi règne tout-puissant,
Notre sang se mêle à l'eau de nos fleuves.
Le sang répandu réclame du sang!

Aux fers des chevaux notre chair palpite;
Des Barbares noirs le sabre reluit;
Sur nous tourbillonne et se précipite
L'essaim sans pitié des oiseaux de nuit;
Aux fers des chevaux notre chair palpite!

Plus rien n'est à nous, tout à l'étranger;
Sous ses éperons tu râles, Patrie;
Il peut tout détruire et tout égorger.
De deuils et d'affronts notre âme est meurtrie :
Plus rien n'est à nous, tout à l'étranger!

Là-bas dort ton père, un trou dans la tête;
Car ton père est mort, lorsque tu naissais.
Enfant, bois mon sang, que ton cœur s'apprête!
Ces yeux sont fermés, que tu caressais!
Là-bas dort ton père, un trou dans la tête!

Mais les pères morts auront des vengeurs,
Dans nos fils encor revivent leurs âmes :
Nos fronts, quelque jour, perdront leurs rougeurs.
Créer des soldats, c'est l'honneur des femmes!
Tous les pères morts auront des vengeurs!

Prends au sein, mon fils, le sang de ta mère;
Prends, prends tout entier le sang de mon cœur.
De l'espoir brûlant, de la haine amère
Absorbe à longs traits la douce liqueur;
Prends au sein, mon fils, le sang de ta mère!

LA BERCEUSE DE CRÈCHE

I

Qu'elle était gaie à voir, la crèche où nous entrâmes,
Avec sa tuile peinte et son pavé bien blanc,
Doux nid qui vous abrite, ô bébés, faibles trames,
Que les cœurs maternels ne laissent qu'en tremblant!

Comme elle babillait, la fraîche « Pouponnière »,
Avec tous ses jouets et maint petit fauteuil,
Où, serviette au cou, la tribu printanière
Faisait à la bouillie un si touchant accueil,

Tandis que, sur les murs du naïf réfectoire,
En tableaux saisissants qui font longtemps songer,
Se déroulait aux yeux la véridique histoire
De ce Petit-Poucet que l'Ogre crut manger!

Et quel joli ramage aussi dans cette chambre,
Où, parmi les refrains d'un chant assoupissant,
Trente berceaux, narguant la bise de décembre,
Balançaient, tout le jour, un monde vagissant !

Et, cependant, partout les actives berceuses,
Passant des plus pleureurs aux plus bruyants lurons,
Cultivant tous les arts, même au besoin danseuses,
Brandissaient les hochets, donnaient les biberons.

Ah ! certe, avec ces teints, fleuris comme des roses,
Avec cet uniforme imposant du bavoir,
Avec ces nourrissons aux rubans bleus ou roses,
La crèche où nous étions, qu'elle était gaie à voir !

II

Mais, sous ce toit béni, ce que nous admirâmes,
Ce fut le dévoûment inconnu de ces femmes
Dont les soins par l'argent ne sont pas inspirés.
L'une d'elles, surtout, nous avait attirés
Par son zèle et sa joie en cette ingrate tâche;
Et comme nous vantions sa vertu sans relâche,
Sa grande patience et sa douceur aussi,
Elle nous dit :
« Mon Dieu, ce que je fais ici,
C'est simple. Je n'ai point de mérite à le faire.
Vous le savez, chacun son goût : moi, je préfère

Vivre avec les enfants. Ce n'est pas un métier,
C'est mon plaisir. On sait cela dans le quartier,
Je suis connue : aussi les mères, mes voisines,
Celles qui vont laver ou bien dans les usines,
— Il est des jours bien durs, — sachant que je suis là,
M'apportent leurs bébés sans crainte. Et puis voilà,
Je n'ai pas le cœur fait comme d'autres : plus d'une
Croit qu'avoir des enfants, c'est comme une infortune:
On n'aime plus beaucoup les enfants dans nos temps.
Moi, je suis de la mode ancienne : je prétends
Qu'il y avait du bon dans les grandes familles.
Chez nous, nous étions trois garçons et quatre filles,
Et nos parents, allez, n'en étaient pas plus mal :
On buvait plus d'eau claire, on allait moins au bal,
Voilà tout. Voyez-vous, j'étais faite de même :
Comme d'autres ont peur des enfants, je les aime,
Moi, même les petits, — surtout les tout petits.
Car j'en eus deux, moi qui vous parle : ils sont partis,
Pas plus grands que ceux-ci. La mort est inhumaine :
L'un n'avait point ses dents, l'autre marchait à peine,
Et, pour toujours, il m'a fallu leur dire adieu.
Je ne sais pas quel tort j'avais fait au bon Dieu,
Pour que sa main ainsi m'ait repris ces deux anges.
Mais lorsque les linceuls remplacèrent les langes,
Quand je les vis tous deux s'en aller comme ça,
Je ne me souviens plus de ce qui se passa;
Je sentis seulement un grand mal dans la tête,
Et puis plus rien... Longtemps après cette tempête,
Dans un lit d'hôpital j'ai cru me réveiller,

Si faible, que mon front tombait sur l'oreiller,
Et le cœur bien des fois me manqua : mais la vie
Me revint, sans savoir, n'en ayant nulle envie ;
Et, quand je fus enfin presque remise, alors
Devant mes yeux parut l'ombre de mes deux morts,
Et je leur adressais nuit et jour la parole.
Le médecin comprit que je devenais folle ;
Afin de m'arracher aux regrets étouffants,
Il m'a placée ici pour bercer les enfants,
Et me voici guérie à présent. Il me semble,
Comme à peu près, dans cet âge, l'on se ressemble,
Que tous ces nourrissons des autres sont les miens ;
D'un bout du jour à l'autre ici je vais et viens,
Je m'occupe, et j'oublie un peu. Ce n'est plus comme
A la maison : j'étais toujours seule, mon homme
Ne rentrant que très tard, et quand il rentre. Ici,
J'ai de quoi, vous pensez, distraire mon souci
Avec tout ce petit monde qui braille ou bave.
Je l'habille ou l'endors, et le change ou le lave,
Et je chante, et pour lui je reprends ma gaîté :
Sans la chère marmaille aurais-je encor chanté ?
Et du premier Janvier au trente-et-un Décembre,
Du matin jusqu'au soir, je vis dans cette chambre,
Presque heureuse, en faisant de même tous les jours ;
Tous les autres travaux me sembleraient trop lourds ;
Il n'est plus qu'aux bébés que je puisse sourire !
Et même, franchement, je puis bien tout vous dire,
Le seul moment du jour où je souffre le plus,
C'est l'heure où les enfants sont de la crèche exclus,

C'est le soir. Je retombe en ma pensée amère,
Et je rêve, et je porte envie à chaque mère,
Qui reprend son poupon que j'ai tant caressé ;
Et dans l'affreux silence, au logis, je ne sai
Comment remplir mes nuits : mes nuits sont trop [tranquilles !...
Mais pourquoi vous tenir ces propos inutiles?
Les jours d'hiver pour moi sont de mauvais moments,
Ils sont trop courts ! Voici six heures; les mamans
Viennent déjà chercher mes bébés... je vous quitte. »

Et cette pauvre femme, en s'éloignant bien vite,
Essuya de sa manche une larme à ses yeux.

Oh ! va, ta vie est belle, et bien peu feraient mieux :
Ne fût-ce que folie ou qu'instinct, il n'empêche
Que ton cœur soit sublime, ô berceuse de crèche !

VII

LES PREMIERS AMIS

FRATERNITÉ

Sortant des mains de Dieu, l'enfant et l'animal
Ont la simplicité de l'âme primitive :
Sans l'effort du calcul, leur vie est instinctive;
On leur pardonne tout, — ils ignorent le mal.

La Raison ne tient point pour eux son tribunal;
Sur leur front sans soucis point de ride native;
Dans leur cœur inconstant la peine est fugitive :
Du naissant Univers c'est l'éveil matinal.

Par les cris, par les mœurs chacun d'eux se ressemble;
Le repas les rapproche et le jeu les rassemble;
Plus près de l'animal l'enfant rampe à genoux;

Mais pour l'enfant aussi l'animal est plus tendre :
Comme ils sont tous les deux des énigmes pour nous,
L'animal et l'enfant sont bien faits pour s'entendre.

INSÉPARABLES

Black est un bon gros chien, Jack un petit garçon :
Ils furent tout de suite excellents camarades.
Jack a-t-il mal agi, lui fait-on la leçon?
Black, triste, prend aussi sa part des algarades.

Puis le jeu recommence avec les mascarades,
Et, croquant des gâteaux de la même façon,
Tous les deux, de papier coiffés, dans des parades,
Roulent sur le tapis d'un air très polisson.

Black a pour son ami des bontés sans pareilles :
Il se laisse fouailler et tirer les oreilles,
Il lèche qui le bat, et se tait tout le temps.

Heureux Jack! sais-tu bien que je te porte envie?
Je te souhaite, enfant, dans le cours de ta vie,
De rencontrer toujours des amis si constants!

DEUX PETITES CHATTES

Minette avec Betsy [1], blanche enfant aux yeux gris,
Vient, en la caressant, partager son potage.
Elles aiment le lait, le sucre davantage :
Leurs cœurs, grâce à ces goûts, se sont vite compris.

Quand Betsy, terminant son naïf caquetage,
S'endort, Minette aussi repose ses esprits,
Et clignant sa paupière aux nonchalants mépris,
Ronronne près de l'âtre où la flamme s'étage.

Puis au réveil l'on joue, et sans griffes, s'entend.
Oh! la bonne partie! Et comme on est content,
Quand on a renversé quelque encrier par terre,

Ou lorsque, déroulant des pelotes de fils,
On enlace à la fois de liens très subtils
Les chaises et la table et le fauteuil Voltaire!

1. Élisabeth.

OARISTYS

« Vous n'avez point de cœur, mon mouton Frise-Laine!
« Ma poupée est souffrante, et vous bêlez toujours !
« La pauvre et chère enfant, grâce à vos longs discours,
« Ne peut clore, avec vous, ses yeux de porcelaine ! »

— « Bé ! Bé ! » — « Seriez-vous donc jaloux de notre Hélène?
« Nous vous comprenons bien, nous ne sommes pas [sourds :
« Puisque vous le voulez, ô mouton, mes amours,
« Partons ensemble aux prés fleuris de marjolaine. »

Ainsi gronde et caresse en termes pénétrants
L'heureuse Sylvia, bergère de quatre ans,
Qui court dans le jardin où retentit sa joie;

Et derrière bondit, à la suivre obstiné,
Laissant traîner à terre une laisse de soie,
Le joli mouton blanc au front enrubanné.

MON PETIT POULET

SOUVENIR DU SIÈGE.

Vif comme un écureuil et brun comme un roi nègre,
Sur le parquet ciré de la salle, il allait;
Il trottinait, souvent fripon, toujours allègre;
A sauter sur mon doigt d'enfant il excellait.

Nous étions affamés : noble, héroïque, intègre,
Moi seul le défendis, quand chacun l'immolait.
C'était un vrai poulet de Siège, un poulet maigre :
On t'égorgea pourtant, pauvre petit Poulet!

On te fit, sans tarder, ta dernière toilette :
Le soir, nous fûmes douze autour de ton squelette,
Nageant dans une sauce et de thym parfumé.

Tous les parents mangeaient, ravis et sous le charme.
Moi seul, en te croquant, j'eus au moins une larme :
Pauvre petit Poulet, je t'avais tant aimé!

OISEAUX DE VOLIÈRE

Au salon, tout d'abord, observant l'étiquette,
La froide causerie échange ses propos :
Sur son trépied doré la volière coquette
De ses hôtes charmants renferme le repos.

Puis la langue s'anime, et l'Esprit, plus dispos,
Vole comme la balle au bout de la raquette :
Fauvettes et pinsons enflent tous leurs pipeaux;
Tout ce monde à l'envi chante, parle et caquette.

La troupe des bébés, de même, s'enhardit;
On saute, on se bouscule, on jase, on s'étourdit :
De sa réserve ainsi chacun se dédommage.

Parfois les entretiens tout à coup sont tombés;
Et les mères, alors, écoutent le ramage
Moins des petits oiseaux que des petits bébés.

LES POISSONS ROUGES

Dans l'humble aquarium aux parois de cristal,
Sous les herbes, parmi les grottes de rocailles,
Se joue un peuple rouge aux luisantes écailles,
Qui lancent au soleil des reflets de métal.

Sous le verre on peut voir les joutes, les batailles
De ces expatriés du monde Oriental;
Avec quelque Naïade au cœur sentimental
On peut les voir aussi fêtant leurs épousailles.

Ils sont beaux; seulement l'enfant qui les chérit
Ou trop souvent les pêche ou trop bien les nourrit :
Sa tendresse, à l'égal du martyre, est soufferte.

Et dans l'aquarium triste et sans vie, un jour,
Sur le miroir des eaux flotte leur corps inerte,
Victime des excès du pain et de l'amour!

LES SOURIS BLANCHES

Dans la chambre, où se glisse un subtil narcotique,
Bon-Papa s'assoupit, sans qu'il s'en soit douté :
Aussitôt les souris blanches, au nez fûté,
Viennent de son journal goûter la politique.

Deux fillettes aussi, faites pour la gaîté,
Sur la pointe du pied, d'un air énigmatique,
S'approchent doucement du dormeur extatique,
Contre qui, chuchotant, elles ont comploté.

On fourrage à l'envi dans l'ample redingote,
Et, mettant chaque poche au pillage, on grignote
Des bonbons amassés les précieux trésors.

Mais alerte! Le front se redresse; les manches
S'agitent : Bon-Papa s'éveille; — il voit alors
Votre troupe en déroute, aimables Souris Blanches.

LAITIÈRES PARISIENNES

Quand le seuil des maisons s'ouvre, dès le matin,
Quand la Ville, au réveil, semble enlever son masque,
Le noir troupeau, conduit par la flûte du Basque,
Fait tinter en errant son grelot argentin.

Vive et folle en dépit de sa barbe, fantasque,
Partout la chèvre flâne en quête de butin;
Souvent un étalage a fourni son festin :
Qui, tenté par des choux, ne ferait quelque frasque?

Familière, sensible aux caresses, elle a
Pour clients les Bébés que son lait régala,
Et va de porte en porte, agitant sa clochette;

Elle leur dit : « Bonjour! Êtes-vous endormis?
« Mon lait est pur; c'est du vrai lait! Qui m'en achète?
« Venez! je suis à vous, mes bons petits amis! »

GAMINS DE PARIS

Les moineaux, race espiègle et prompte à l'allégresse,
S'ébattent sans respect au milieu des jardins :
Souvent ton marbre, Hercule, éprouve leurs dédains,
Souvent ils vont percher sur ton front, ô Lucrèce !

L'essaim des enfants blonds, nés rieurs et badins,
Des bancs aimés des vieux s'approche avec adresse,
Fait voler dans le groupe une balle traîtresse,
Ou bien jette du sable au dos des plus mondains.

Puis, l'exploit accompli, tous s'envolent ensemble,
Portant leurs cris ailleurs : enfants, moineaux, il semble
Qu'un même esprit malin les inspire en naissant.

Le soir vient : des bébés décroît le babillage,
Les rumeurs des oiseaux baissent dans le feuillage,
Et le jardin s'endort dans la nuit qui descend.

AU MANÈGE

Sous la toile, aux splendeurs de trois quinquets fumeux
Et des larmes de strass semé sur les tentures,
Dans leur maigreur de bois pendent d'humbles montures,
Des Vainqueurs du Grand-Prix confrères moins fameux.

Les sirènes aux nez cassés, aux pieds squameux,
Y mêlent des appas qui perdent leurs peintures,
Et, des vieux opéras hurlant les ouvertures,
Un orgue les excite, antique et faux — comme eux.

C'est là qu'on voit souvent, sur ces coursiers sans vice,
S'exercer au galop un cavalier novice,
Ficelé sur sa selle et retenu des reins ;

Haletant, les yeux clos, il tourne dans l'espace,
Et, dans les tourbillons de l'Harmonie, il passe
Sous les regards jaloux de ses contemporains.

LES DÉLICES DE MONTMORENCY

La troupe des baudets, par des enfants montée,
Malgré les coups, pleuvant sur son dos endurci,
Festonne, vagabonde et souvent arrêtée,
Aux flancs de tes coteaux, joyeux Montmorency!

Nul ordre, point de rangs : chaque bête, entêtée,
Là ne veut plus marcher, ou veut courir ici,
Et, tantôt paresseuse ou tantôt emportée,
N'a de son cavalier ni respect ni souci.

Les coursiers à la longue oreille, d'humeurs gaies,
Trottent près des fossés, passent le long des haies,
Aux branches du chemin accrochant les chapeaux;

Et, tandis qu'en sautant le cortège s'effare,
Les chanteurs d'Arcadie, aimables et dispos,
Font résonner au loin leur bruyante fanfare!

NOS BONNES NOURRICES

Les femmes du village ont quitté le lavoir,
Le linge a disparu qui séchait sur les ornes;
La ferme s'animant commence à recevoir
Le chariot qui rentre en grinçant sur les bornes.

Sous le ciel, obscurci des vapeurs des soirs mornes,
Les vaches, que les prés tout le jour ont dû voir,
Battant l'air de leur queue et baissant plus leurs cornes,
Reviennent lentement du plus proche abreuvoir.

Leurs pis gonflés de lait pendent, pénible entrave;
Le caillou du chemin sonne sous leur pas grave,
Qui des taons douloureux à peine les défend.

Leur cou rêveusement vers la terre s'allonge;
Elles vont deux par deux, dociles à la longe
Que tire sans effort un tout petit enfant.

LES LABOUREURS

D'APRÈS G. SAND

Des lignes du labour la plaine est parcourue.
Huit forts taureaux, à l'œil de flamme, au front frisé,
Dans la friche rebelle, où lutte la charrue,
S'irritent, frémissants sous le joug imposé.

L'homme les tient à peine et sa tâche est accrue,
Quand sur le roc bondit le tranchant aiguisé;
Mais par son jeune fils sa force secourue
Remet dans son chemin l'attelage apaisé.

Le beau petit, armé d'une légère gaule,
Une toison d'agneau suspendue à l'épaule,
Court près des bœufs soumis, et le sillon se fend.

Ainsi s'ouvre la glèbe, ainsi le cœur espère.
Le père, heureux et fier, contemple son enfant;
L'enfant s'est retourné pour sourire à son père.

L'ÉLÉPHANT

L'Éléphant, revêtu de sa housse, avec pompe,
Attend sa charge aimable entre deux escaliers;
Il absorbe des pains entiers, sans qu'il les rompe,
Immobile sur ses jambes, quatre piliers.

Trouant son cuir ridé, qui de cendre s'estompe,
Ses petits yeux malins sont vifs et familiers;
Il est doux : mais qu'on ait le respect de sa trompe!
Qu'avec lui les égards ne soient pas oubliés!

Agitant l'éventail de son oreille plate,
Il part, et va portant sur sa selle écarlate
Tout un peuple qui rit, mollement cahoté.

Que de sentiment vit sous cette rude écorce!
Les plus forts sont meilleurs; lui, se sait tant de force,
Qu'il peut pour les petits avoir de la bonté.

LE « NAVIRE DU DÉSERT »

Accroupi, chauve, avec sa tête de Bédouin,
A quelque grave cheik, flegmatique, il ressemble ;
De son regard, toujours vague et rêveur, il semble
Chercher les horizons des Saharas au loin.

Sur sa forte encolure un Bébé monte et tremble,
Un autre entre ses deux bosses, comme en un coin.
Puis ses jambes à nœuds se dressent avec soin ;
Alors il part, tenu par la bride, et court l'amble.

Mais les deux cavaliers sentent, bientôt surpris,
Je ne sais quel malaise envahir leurs esprits ;
L'allure du chameau ne plaît pas aux profanes ;

Et chacun d'eux, pâli, de moins en moins disert,
Le cœur peu fait encore au pas des caravanes,
Dans le Bois de Boulogne a le mal du Désert !

GRANDEUR ET SERVITUDE

Quand, fille de l'Afrique et du Kalahari,
On peut manger du fer, ne pas boire aux citernes,
Pondre aisément des œufs gros comme des lanternes,
Et contre tout coureur soutenir le pari;

Quand, ornés de longs cils, les yeux ne sont pas ternes,
Deux yeux noirs bien fendus, deux beaux yeux de houri;
Quand au fond des déserts on fut d'abord nourri,
Et qu'on orne à prix d'or le chapeau des modernes;

C'est dur de vous servir, ô Bébés, de jouet,
Et de marcher, docile esclave sous le fouet,
Dans l'enclos d'un jardin bruyant comme une ruche;

Tirer votre équipage où la main le brida,
Et subir le harnais comme un petit « dada »,
C'est dur, en vérité, quand on s'appelle Autruche!

LE GLORIEUX

Sur l'étang, où le saule incline son image,
Le Cygne, gracieux esquif, glisse en rêvant;
Il vogue, sous les yeux dont il attend l'hommage,
Le cou droit comme un mât et l'aile ouverte au vent.

Lorsque pour sa blancheur il craint quelque dommage,
Dans sa course paisible il s'arrête, et souvent
De l'eau que son bec puise il lave son plumage,
Il l'arrange et le lustre avec un art savant.

Quelquefois il aborde et vient sur la pelouse;
Mais, farouche et brutal, de son aile jalouse
Il vous menace, enfants qui lui tendez la main :

Fuyez! Laissez-le seul, si fier de sa prestance!
Dans la Beauté, souvent, le cœur est inhumain;
Admirons la Beauté, mais souvent à distance!

ANGES ET BÊTES

Des Bébés, en ce parc, le Monde est tributaire;
Ici tu mis pour eux tout ce que tu formas,
Nature, de la vie étalant le mystère,
Montrant tous tes acteurs, fils de tous les climats;

Le lion tient ici sa cour, roi de la terre,
Avec le tigre, et l'ours vêtu pour les frimas;
Ici s'envole l'aigle et bondit la panthère,
La girafe s'allonge au milieu des lamas.

La Comédie est gaie ou sombre, en ce théâtre,
Où hurle le chacal, où le singe folâtre;
On y peut avoir peur, on y peut rire aussi.

Et les Bébés, pour voir, approchent tous leurs têtes.
Ainsi sont réunis les Anges et les Bêtes,
Le Paradis Terrestre est tout entier ici.

VIII

LES FÊTES

LES FÊTES

Boire du lait, dormir, jouer,
Monotone est cette existence :
Sans être taxé d'inconstance,
On peut aisément l'avouer.

Il faut, de distance en distance,
La distraire et la secouer;
Sur son azur il faut clouer
Quelques étoiles d'importance.

Semons-y des événements;
Mais que pour vos bébés charmants
Ces événements soient des fêtes;

Que plus tard, en songeant à vous,
Ils vous bénissent, vous qui faites
L'âge du nid pour eux si doux!

LE 2 JANVIER

Sous tous les toits, joyeux, immense,
Dès le matin le bruit commence,
Le soir venu, ne cesse pas :
Craignez les étrennes prospères,
O victimes des bons Grands-Pères,
Pauvres papas!

Au milieu du chœur des poupées,
Voici les canons, les épées,
Voici chez vous des régiments :
Que de guerres pour vous amères,
Victimes des bonnes Grand'Mères,
Pauvres mamans!

Sur les parquets et sur les tables
Vont les jouets inévitables;
On en écrase à chaque pas;

Tout en roulant des cigarettes,
Le pied se prend dans les charrettes :
Pauvres papas !

Des bazars folle succursale,
Le salon voit avec la salle
D'étranges envahissements ;
Sur les fragiles étagères
Voltigent les balles légères :
Pauvres mamans !

Partout des tirs, des jeux de boule,
Quelque chemin de fer qui roule,
Cassant tout pendant les repas :
Les clowns, les pantins à cymbales
Contre vous forment leurs cabales,
Pauvres papas !

Que de fracas ! Tambours, trompettes,
Rauques soufflets de mille bêtes,
Automatiques instruments,
Voix, chants et cris, jamais oreilles
N'ont subi tortures pareilles :
Pauvres mamans !

Du nouveau sport un nouveau membre
Fait déjà du tricycle en chambre,
L'exercice est rempli d'appas ;
Sans attendre les doux zéphires,
Lancez sur les lacs les navires,
Pauvres papas !

Si quelque poupée est venue,
Prenez l'aiguille! elle est bien nue,
Il lui faudrait des vêtements :
Puis pour charmer vos demoiselles,
Sautez à la corde avec elles,
Pauvres mamans!

Voilà certes de vrais supplices,
Mais vous en êtes les complices
Et vous ne vous en plaignez pas :
C'est votre joie et votre vie,
O mamans à l'âme ravie,
Heureux papas!

LE ROI BOIT!

Ta puissance sur nous se lève,
Enfant! et nous l'applaudissons :
A toi nos vœux et nos chansons,
    Roi de la Fève!

Tes sujets sauront te choyer ;
Car, d'un bout de l'année à l'autre,
Ta volonté règle la nôtre,
    Roi du Foyer!

Ton hochet, sceptre redoutable,
Sait courber nos fronts devant toi :
Ton rire seul nous fait la loi,
    Roi de la Table!

De ton règne les chroniqueurs
Chanteront partout la louange
En t'appelant sans cesse « un ange »,
Roi de nos cœurs !

Sur le trône où le sort t'élève,
Sur la table, ton vrai pavois,
Nous t'acclamons tous, quand tu bois,
Roi de la Fève !

CONCOURS DE BÉBÉS

BEAUTÉ — FORCE — HYGIÈNE

Au fond de la salle de danses
Où les petits clercs font leurs cours,
Prêts aux naïves confidences,
Se tient le jury du Concours.

Laissant au seuil leur équipage,
Messieurs les Bébés sont entrés,
Pour soumettre à l'Aréopage
Leurs appas sans crainte montrés.

Au pied de l'orchestre, où s'étale
Le dernier quadrille annoncé,
Le bureau se forme et s'installe,
Autour du tapis vert pressé,

Quatre disciples d'Hippocrate,
Et cinq prêtresses de Junon
Qui peuvent prétendre au renom
D'être sages — comme Socrate.

Morne et surpris, chaque instrument
Cherche la valse qui s'élance
Et la Grosse Caisse en silence
Rêve à la cymbale en dormant;

Mais sœur des loustics du dimanche,
Une basse au front impudent
Plaisante, en allongeant son manche
Sur le crâne du Président.

Et sur les chaises en désordre
Les mères causent tout autour,
Tandis qu'au sein restent à mordre
Les poupons attendant leur tour :

Il faut bien qu'ils prennent des forces,
Ces pauvres petits concurrents,
Pour mieux faire admirer leurs torses
Avec des airs de conquérants!

Tous tettent avec conscience.
Quelques-uns vont en liberté,
Tout fiers sur le parquet frotté
De prouver leur expérience.

Et ce monde délicieux,
Dans la salle aux voûtes sonores,
Où souvent de beaux mirliflores
Bat l'entrechat facétieux,

Aux bras des mamans et des bonnes
Gazouille et crie avec fracas,
Remplaçant la voix des trombones
Qui rythment l'essor des polkas.

L'appel se fait; et tous, sans faute,
Répondent à leurs numéros,
Laissant sous les langes qu'on ôte
Voir tout ce qui fait les héros.

Tous défilent, yeux d'escarboucles,
Bleus, gris, verts comme les houblons,
Cheveux absents ou longues boucles,
Bruns, roux, châtains et surtout blonds,

Des teints, des chairs toute la gamme,
Nerfs vibrants ou muscles d'acier,
Fille du petit épicier
Ou fils de quelque grande dame :

Tous sont dévêtus, visités
D'une manière très courtoise,
Pesés et passés à la toise,
Retournés, palpés, auscultés.

Sur eux est braqué le binocle
Du Président, des assesseurs,
Ainsi qu'un marbre sur un socle
Est contemplé des connaisseurs;

Les doctes examinatrices
Font deviner, dans leurs propos,
Leurs remarques approbatrices
Par les plumes de leurs chapeaux....

Enfin la voici, forte et calme,
La merveille des nourrissons,
Celle qui sur tous les garçons
Mérite d'emporter la palme!

Bien prise, solide des reins,
Élancée et svelte et sereine,
Elle semble aisément la reine
Des Bébés ses contemporains.

Maintenant tresse, ô Renommée,
Tes couronnes et tes festons!
La lauréate est proclamée :
Battez, tambours; soufflez, pistons!

Honneur à la beauté robuste!
Tandis que, d'orgueil rougissant,
La mère, fière de son sang,
Reçoit la récompense juste,

Toutes l'admirent en rêvant,
Se demandant avec envie
Comment, sous quel arbre de vie
Peut croître une semblable enfant !

LES HOCHETS

BALLADE

Lorsque son grelot argentin
Dit les airs de son répertoire,
Qu'il me plaît, le hochet d'ivoire,
Au bout d'un ruban de satin!
C'est le jeu de l'enfant lutin
Et du père encor davantage :
Un père a le cœur enfantin,
« Il est des hochets pour tout âge! »

Pour charmer le premier matin
C'est tout d'abord cette amusoire :
Plus tard c'est l'amour ou la gloire,
Ou c'est l'ivresse d'un festin.

Chacun fait son rêve hautain :
Harpagon guette un héritage,
César un sceptre pour butin :
« Il est des hochets pour tout âge ! »

Mais tout tombe au passé lointain ;
Tout s'enfuit, tout est illusoire :
Tu le sais, sage sans histoire,
Lazzarone Napolitain !
Aussi je ne veux du destin
Qu'un hochet d'enfant en partage :
Et cependant, c'est bien certain,
« Il est des hochets pour tout âge ! »

ENVOI

Nourrissons, sans Grec ni Latin,
Faites donc au sein votre stage
En agitant votre pantin :
« Il est des hochets pour tout âge ! »

VIERGES ET MARTYRES

BALLADE

Les soldats, que la gloire enflait,
N'ont plus de têtes ni d'épées;
Les moutons, cherchant leur soufflet,
Ne chantent plus leurs mélopées;
Les tambours sont muets et creux,
Les girafes sont éclopées;
Mais, dans tout ce carnage affreux,
Oh! plaignez les pauvres poupées!

Leur caoutchouc d'un beau reflet
Semblait braver mille équipées;
La laine les emmitouflait,
Leurs robes n'étaient point fripées.

Mais par vos cœurs trop langoureux,
Belles, l'amour vous a trompées!
Cruels furent vos amoureux!
Oh! plaignez les pauvres poupées!

Quel opprobre, quel camouflet
Vous font leurs mains émancipées!
Qu'est devenu votre sifflet?
Quels sauvages vous ont scalpées?
Où sont vos membres vigoureux
Et vos tailles si bien drapées?
Que de supplices douloureux!
Oh! plaignez les pauvres poupées!

ENVOI

Bébés bouillants et valeureux,
Dont ces vierges meurent frappées,
Ayez le cœur plus généreux!
Oh! plaignez les pauvres poupées!

COUCOU!

TRIOLET

Coucou par-ci, par-là coucou,
Sous les rideaux et sous la table!
Ah! je te vois, mon petit fou!
Coucou par-ci, par-là coucou!
Voici le front, voici le cou,
Voici le monstre inévitable!
Coucou par-ci, par-là coucou,
Sous les rideaux et sous la table!

TAMPONNÉS

TRIOLET

Papa s'avance avec fracas;
Portant Bébé, Maman s'élance :
La rencontre ne tarde pas;
Papa s'avance avec fracas.
Le choc a lieu sans violence,
Mais le rire vole en éclats!
Papa s'avance avec fracas;
Portant Bébé, Maman s'élance.

UN BAL

Au Baby-Club, ce soir, grand Bal;
Jusqu'à six ans on a sa carte;
Un seul mois de plus vous écarte :
C'est un bal très original.

Séduits par l'attrait des programmes,
Dans les salons, prêts aux romans,
Sous l'œil attentif des mamans,
Se pressent cavaliers et dames,

Cavaliers parfois en bavoir,
Dames en robes écourtées,
Dont les manches fort amputées
Offrent des bras charmants à voir.

Point de gants, beaucoup de crécelles.
Tous montrent d'égales beautés :
Les messieurs sont décolletés
Tout autant que les demoiselles.

Chacun librement s'accoutra.
Lors on voit danseurs et danseuses
Se livrer aux valses berceuses
De Strauss, Paladilhe et Métra,

Qui dans les bras, qui sur les jambes,
Qui sur les genoux renversés,
Tous se poussant ou bien poussés :
Les plus fous sont les plus ingambes.

On se heurte, on saute au hasard,
On observe peu les cadences,
On se complaît surtout aux danses
Et sans caractère et sans art.

Puis on court au buffet : là s'ouvrent
Les corsets pour les plus petits,
Tandis que les forts appétits
Ont les gâteaux qui se découvrent.

Puis, après les bonbons aimés,
Petits garçons, petites filles
Joignent leurs mains dans des quadrilles
Tous de caprices parsemés.

Mais alors, narguant l'étiquette,
Pris d'un tout puissant bâillement,
Ronfle plus d'un danseur, dormant
Sur le sein ou sur la banquette.

Seul à la fin, le Cotillon,
Agitant son grelot sonore,
Les éveille et les peut encore
Emporter dans son tourbillon;

On en voit qui perdent leurs langes,
Par les plus galants ramassés;
D'autres sont à terre affaissés,
Bien qu'ils portent des ailes d'anges;

Et tous, même les nouveau-nés,
Dans un rythme qu'on ne peut suivre,
Frappent, parmi les bruits du cuivre,
Les tambourins enrubannés.

Mais il est tard : voici cinq heures,
Cinq heures du soir. Chers bébés,
Tous au sommeil vous succombez;
Vite rentrez dans vos demeures!

AU THÉATRE

RONDEAU

Devant Guignol, qui rit comme autrefois
Et déménage à la cloche de bois,
La foule heureuse applaudit au parterre.
Payer son terme est-il d'un locataire?
Jamais Guignol n'a flatté les bourgeois.

Si Canezou vient parler de ses droits,
Sur son dos tombe un rotin peu courtois :
Tout doit céder, même un propriétaire,
Devant Guignol!

Pandore en vain veut défendre les lois,
Il est rossé par Guignol comme trois :
A tout pouvoir Guignol est réfractaire.
Et les bravos ne peuvent plus se taire;
Car du bâton on aime les exploits,
Devant Guignol!

BÉBÉ AUX CHAMPS

VILLANELLE

Allons au bois ou dans la plaine :
Au bois fleurit le serpolet,
Les champs sont pleins de marjolaine.

Le ciel est bleu, ma châtelaine;
Sous l'ombrelle et le bavolet
Allons au bois ou dans la plaine.

Les papillons sur la molène
Au soleil dansent un ballet :
Les champs sont pleins de marjolaine.

Si nous voyons Monsieur Silène,
Nous lui mettrons un bourrelet.
Allons au bois ou dans la plaine.

Les agneaux dans leur blanche laine,
Comme Bébé, boivent du lait;
Les champs sont pleins de marjolaine.

Des fleurs, que pille chaque haleine,
Nous te ferons un chapelet.
Allons au bois ou dans la plaine :
Les champs sont pleins de marjolaine.

IDYLLE D'ENFANTS

VILLANELLE

Prenez la robe à fleurs légère,
Pierrot a pris son hoqueton;
Mettez un chapeau de bergère.

Comme une Nymphe bocagère,
Tenant pour houlette un bâton,
Prenez la robe à fleurs légère.

Aux champs, où Phébus s'exagère,
Menez votre agneau de carton :
Mettez un chapeau de bergère.

Des loups la race est étrangère
A tous les parcs de ce canton :
Prenez la robe à fleurs légère.

Auprès de vous sur la fougère,
Pierrot jouera du mirliton :
Mettez un chapeau de bergère.

Du berger l'heure est passagère :
Vite emmenez votre mouton,
Prenez la robe à fleurs légère,
Mettez un chapeau de bergère!

MESSIDOR

PANTOUN

Les blés brillent comme un sequin :
A leur aspect qui ne sourcille?
Pierrot, Colombine, Arlequin,
S'arment de la blanche faucille.

A leur aspect qui ne sourcille?
Tous les trois, disant des chansons,
S'arment de la blanche faucille
Pour recueillir l'or des moissons.

Tous les trois, disant des chansons,
La main à la main enchaînée,
Pour recueillir l'or des moissons,
Ils vont par la plaine étonnée.

La main à la main enchaînée,
Troublant cigales et fourmis,
Ils vont par la plaine étonnée :
Les moissonneurs sont bons amis !

Troublant cigales et fourmis,
Pierrot emmène Colombine :
Les moissonneurs sont bons amis,
L'amitié permet que l'on bine.

Pierrot emmène Colombine,
Arlequin l'emmenant aussi :
L'amitié permet que l'on bine,
Pierrot n'aura point de souci.

Arlequin l'emmenant aussi,
A son destin Pierrot se plie;
Pierrot n'aura point de souci
Qu'Arlequin en baisers s'oublie.

A son destin Pierrot se plie,
Pierrot boit au flacon mousseux ;
Qu'Arlequin en baisers s'oublie ! —
O les moissonneurs paresseux !

Pierrot boit au flacon mousseux :
Nos bébés ne sont point si lâches !
O les moissonneurs paresseux !
Nos chers bébés feront vos tâches !

Nos bébés ne sont point si lâches!
Les blés brillent comme un sequin :
Nos chers bébés feront vos tâches,
Pierrot, Colombine, Arlequin!

VENDÉMIAIRE

PANTOUN

Remplissez tous vos biberons,
Voici les vendanges d'Octobre!
Riez, les petits vignerons!
Polichinelle n'est point sobre!

Voici les vendanges d'Octobre,
Voici le breuvage divin!
Polichinelle n'est point sobre,
Polichinelle aime le vin!

Voici le breuvage divin :
Dans chaque coupe un rayon joue!
Polichinelle aime le vin,
Il a la pourpre sur la joue!

Dans chaque coupe un rayon joue :
Il a la pourpre en ses habits,
Il a la pourpre sur la joue,
Il a sur le nez des rubis!

Il a la pourpre en ses habits.
Ses yeux ne peuvent se décrire;
Il a sur le nez des rubis;
Sa lèvre ne sait rien que rire.

Ses yeux ne peuvent se décrire,
Quand ses cymbales ont tinté.
Sa lèvre ne sait rien que rire,
Il a des hoquets de gaîté!

Quand ses cymbales ont tinté,
Dans ses sabots d'or il chancelle ,
Il a des hoquets de gaîté;
Un fil seul le tient par l'aisselle.

Dans ses sabots d'or il chancelle,
Il tombe même bien souvent.
Un fil seul le tient par l'aisselle :
Il a bosse au dos et devant!

Il tombe même bien souvent
Sous le pampre de la tonnelle.
Il a bosse au dos et devant :
Vive le bon Polichinelle!

Sous le pampre de la tonnelle
Remplissez tous vos biberons!
Vive le bon Polichinelle!
Riez, les petits vignerons!

COMMENT LES EXTRÊMES SE TOUCHENT

Penché sur l'eau qui miroite
Et cachant sa tête étroite
Sous un large panama,
Bébé, pêcheur invincible,
Songe, muet, impassible
Comme un prêtre de Brahma.

Pendant des heures entières,
Loin du bruit des lavandières,
Dans l'extase s'oubliant,
Et d'un doigt pressant sa tempe,
Il contemple un fil qui trempe,
Sans broncher, sur son pliant!

Il s'installe dès l'aurore,
Point ne rit ni ne pérore :

C'est écrit dans les statuts.
Il n'a point l'âme maligne :
Un vrai pêcheur à la ligne
Doit montrer bien des vertus!

Il possède la science
Et surtout la patience
Qui vaut tous les hameçons!
Il est heureux : toujours bouge,
Chatoyant, son flotteur rouge,
Caressé par les poissons!

Tout autour s'ébat dans l'onde
La nation vagabonde
De l'anguille et du brochet;
Et Bébé ne peut rien prendre,
Et cependant, sans se rendre,
Il suçote son hochet!

Il tient bon, il continue,
Et parfois, s'il éternue,
Il voit le flot se rider,
Et, comme il attend sous l'orme,
Deux yeux d'une tête énorme
Sortir pour le regarder!

Mais voici — spectacle étrange!
Que le liège se dérange,

Plonge, plonge et disparaît.
Bébé se lève avec joie :
Au bout du fil qui se noie
Pend je ne sais quel attrait!

Il veut tirer : le jonc plie.
Il tire encore, il oublie
L'épuisette aux forts réseaux.
Davantage il se tracasse,
Et le fil rompt, le jonc casse,
Tout retombe dans les eaux!

Et Bébé roule par terre.
Qu'était ce monstre? — Mystère!
Nul n'a pu le démêler.
Et Bébé, qui se lamente,
Pleure sa ligne charmante
En regardant l'eau couler!

Puis il s'endort : qui dort dîne!
Et pourtant, par la badine
Avec laquelle il pêchait,
Barbillons, carpes et brèmes,
Si se touchent les extrêmes,
Certes Bébé vous touchait!

VOUÉ A SAINT HUBERT

Gare à vous, bécasse,
Levraut, caneton!
Le cœur plein d'audace,
Bébé part en chasse,
Tontaine et tonton!

Il a pris les bottes
De son Grand-Papa,
Et bat ses menottes,
Fier des deux quenottes
Qu'hier il attrapa!

Casquette à visière
Et fusil au dos,
Pend sur sa brassière
Une carnassière
Pour les faisandeaux!

Au bois, intrépide,
Est parti Bébé :
Mais au pied rapide
La route est perfide :
Vite il est tombé!

Il est tombé vite
Sur le vert gazon :
Et, comme il gravite,
Au sommeil l'invite
L'herbe en floraison.

Lors, dans la clairière,
Autour du chasseur
Fermant sa paupière,
Court sur la bruyère
Le lièvre et sa sœur!

Quittant l'églantine
De l'épais hallier,
Le faon qui lutine
De la chevrotine
Semble se railler!

Sans crainte de drames,
Tous les oisillons,
Sur beaucoup de gammes,
Offrent à leurs dames
Leurs gais carillons!

Perçant la verdure
Avec bonne humeur,
Le cerf qu'il rassure
Dresse sa ramure
Sur le beau dormeur!

Sans qu'un seul coup gronde,
Non loin des sapins,
En narguant sa fronde,
Bondit une ronde
De petits lapins!

Bébé se réveille
Et regarde autour :
Comme il s'émerveille,
Tous à son oreille
Lui disent : bonjour!

Sa main les caresse
Comme des amis :
Son cœur s'intéresse
Et dans sa tendresse
Renonce aux salmis!

Adieu, pour nos fêtes,
Pâtés, et rôtis,
Et civets honnêtes!
Chers gibiers, vous êtes
Vraiment trop gentils!

Comment se résoudre
A vous massacrer?
Sans brûler de poudre,
Sans lancer sa foudre,
Bébé va rentrer.

Perdant son salpêtre,
Par vous désarmé,
— O plaisir champêtre ! —
Il vous laisse paître,
Et rentre affamé !

Son courage avide
Cède à la douceur :
Il revient timide,
Léger et main vide,
Comme maint chasseur !

En l'honneur du brave
Sonne, mirliton !
Bébé sans entrave
Revient lent et grave :
Tontaine et tonton !

LA FÊTE DES FOUS

LA HARANGUE DU ROI

L'ennui me prend dans mon domaine,
Tous mes cheveux cette semaine
Seront tombés :
Pour me distraire qu'on m'amène
Tous les Bébés!

Roi des cervelles vagabondes,
Je cours les cités des deux mondes
En folâtrant;
Mais il me faut des têtes blondes :
L'ennui me prend!

Tous mes sujets ont leurs folies;
Mais les vôtres sont plus jolies,
Chers nouveau-nés;
Pour chasser mes mélancolies,
Vite venez!

Accourez du fond de vos crèches :
Je veux longtemps, têtes si fraîches,
Regards si doux,
Bouches où les dents font des brèches,
Rire avec vous!

J'aime vos gaîtés pardonnables;
Sur des lèvres plus convenables
Le rire ment;
Vous seuls êtes déraisonnables
Divinement!

Tout bouffon vous rendrait les armes;
Vous nous amusez jusqu'aux larmes,
Quand il vous plaît :
Votre marotte a plus de charmes
Que Triboulet!

J'aime vos hochets symboliques,
J'aime aussi vos fronts angéliques
Ébouriffés,
Ou de coquets chapeaux obliques
Souvent coiffés!

Aimables sonneurs de crécelles,
Futurs guerriers ou demoiselles,
Je vous connais :
Que de moulins ont sur leurs ailes
Pris vos bonnets!

Montrez-nous vos fainéantises;
A devancer vos convoitises
Nous sommes prêts;
Faites-nous beaucoup de sottises
Pleines d'attraits!

Tous à ma Cour je vous convie :
Je vous adore et vous envie,
Frais potelés,
Quand dans l'ivresse de la vie
Vous chancelez,

Quand, dans un bonheur sans mélange,
Candides, vous n'avez qu'un lange
Pour vêtement,
Quand vous faites la bête ou l'ange
Si tendrement,

Quand dans vos plaisantes sorties,
Où vos chutes mal amorties
Ornent vos fronts,
Vous jetez le froc aux orties,
Joyeux lurons!

Allez, Bébés! dardez la langue!
Coupez de vos cris ma harangue!
Battez des mains!
Marchez, comme un vaisseau qui tangue,
Dans nos chemins!

Déchirez toutes vos brassières,
Renversez toutes les saucières
Sur vos rabats;
Livrez-vous, démons et sorcières,
A vos sabbats!

Du haut de vos barcelonnettes,
Rompez les cordons de sonnettes
Qui ne vont pas,
Brisez les verres de lunettes
Des grands-papas.

Ennemis de tout empesage,
Soyez de geste ou de visage
Extravagants;
Au bon sens ainsi qu'à l'usage
Lancez vos gants!

Sur nos livres plaquez des taches,
Dégrafez toutes les attaches
De nos pourpoints :
Suspendez-vous à nos moustaches
Avec vos poings!

Contentez vos humeurs fantasques;
Accomplissez les mille frasques
D'un écolier :
Passez-nous vos tambours de Basques
Comme un collier!

Prodiguez-nous, troupe indomptable,
L'incohérence inimitable
De votre esprit :
Plus on est de fous sous la table,
Et plus on rit !

Venez ! venez ! c'est votre Fête !
Vous êtes de tous sans défaite
Seuls obéis :
Chacun de vous est seul prophète
Dans son pays !

Venez comme une farandole,
Venez avec votre auréole
Et vos appas :
Tête de fou, tête de folle
Ne blanchit pas !

Venez, venez nous faire escorte :
La gaîté n'est pas encor morte,
Venez en chœur,
Et semez-la de porte en porte,
De cœur en cœur !

Petits hommes, petites femmes,
Distribuez la joie aux âmes
Dans les maisons ;
Soyez comme l'éclat des flammes
Sur les tisons !

Venez! et, parcourant la terre,
Délivrez le cœur solitaire
Du noir souci,
Et contraignez le plus austère
A rire aussi!

LA FARANDOLE DES BÉBÉS

Et zou! par la terre, en chantant,
    Toujours plus folle,
Et zou! se déroule et s'étend
    La Farandole!

Les Bébés sont tous souverains :
Mais en tête, prenant l'avance,
Dansez au son des tambourins,
Brillants Bébés de la Provence!

Et zou! par la terre, en chantant,
    Toujours plus folle,
Et zou! se déroule et s'étend
    La Farandole!

Les Provençaux ne sont pas seuls :
Dansant aussi, Bébés Hellènes,
Chinois ou Turcs, Hurons ou Peulhs,
Traversez les monts et les plaines!

Et zou! par la terre, en chantant,
Toujours plus folle,
Et zou! se déroule et s'étend
La Farandole!

Dansez tous, gaîment assortis,
Main dans la main, sur toutes routes,
Bébés Sioux, Lapons, Ashantis,
Petits Papous, petits Pahoutes!

Et zou! par la terre, en chantant,
Toujours plus folle,
Et zou! se déroule et s'étend
La Farandole!

Dansez, tous frères, tous égaux,
Serrant vos doigts, tenant vos manches,
Bruns Tsiganes, nains Babongos,
Bébés Esquimaux ou Comanches!

Et zou! par la terre, en chantant,
Toujours plus folle,
Et zou! se déroule et s'étend
La Farandole!



« Et zou! par la terre, en chantant,
« Toujours plus folle,
« Et zou! se déroule et s'étend
« La Farandole! »

Dansez tous, faisant les yeux doux,
Bébés Hottentots ou Tartares,
Bébés Chinois, Nyam-Nyam, Hindous,
Espagnols pinçant les guitares !

Et zou ! par la terre, en chantant,
Toujours plus folle,
Et zou ! se déroule et s'étend
La Farandole !

Dansez tous, en mêlant vos cris,
Au soleil, sous les réverbères,
Bébés du Caire ou de Paris,
Bébés Patagons ou Berbères !

Et zou ! par la terre, en chantant,
Toujours plus folle,
Et zou ! se déroule et s'étend
La Farandole !

Dansez, Bébés partout vainqueurs !
Votre joug vaut mieux que le nôtre.
Portant la joie en tous les cœurs,
Dansez d'un bout du Monde à l'autre !

Et zou ! par la terre, en chantant,
Toujours plus folle,
Et zou ! se déroule et s'étend
La Farandole !

IX

LA DERNIÈRE POÉSIE

LA DERNIÈRE POÉSIE

I

Dans les modernes Babylones,
Où s'embrasent, rouges fanaux,
Au sommet de sombres colonnes,
Les aigrettes des Hauts-Fourneaux,
Où sur le fer la Vapeur passe,
Où s'entre-croise dans l'espace
Le réseau des fils de métal,
Que deveniez-vous, Poésie,
O Rire, ô Grâce, ô Fantaisie,
Enfants du ciel Oriental?

Au Chiffre, roi des industries,
L'Esprit humain était rivé;
Et les fleurs, sans plaisir flétries,
Tombaient, jonchant le noir pavé;

Dans les brouillards, dans les fumées,
Grondait la rumeur des armées
Mêlée aux bruyants cliquetis;
Et, fuyant les cœurs infidèles,
Comme un vol léger d'hirondelles,
Les Rêves étaient tous partis.

Seuls l'Avarice et le Sarcasme
Restaient maîtres de la cité :
Adieu la Foi, l'Enthousiasme,
Et le frisson de la Beauté!
Privé des strophes cadencées,
Le chœur des divines Pensées
Se dispersait comme un troupeau;
Dans la pesante indifférence,
Mourait ce souffle d'Espérance
Qui palpite aux plis d'un drapeau.

En vain quelques derniers Orphées
Chantaient encor près des autels;
Leurs voix se perdaient, étouffées
Dans le tumulte des mortels.
De la Raison suivant l'adresse,
Sourds aux accents de la Tendresse,
Les peuples vivaient sans remords;
Le cri de la Sciencc austère
Parcourait, triomphant, la terre :
« Chants, taisez-vous : les dieux sont morts! »

II

Or, dans ces temps, il vint un homme,
A l'esprit sublime, au doux cœur,
Qui soumit tout ce qui se nomme
Au rythme du Verbe vainqueur.
Il vint et dit : « Lisez ce livre :
« Par l'esprit seul devez-vous vivre?
« Avec le cœur vivez aussi.
« Pour vous la Poésie est morte?
« Mes frères, je vous la rapporte;
« Elle est près de vous : la voici!

« La fleur qui rit, l'oiseau qui vole,
« Les saules sur l'étang penchés,
« Tout cela vous semble frivole,
« Et ne vous a jamais touchés?
« Eh bien! rassemblez près de l'âtre,
« Où danse la flamme folâtre,
« Vos enfants aux fronts radieux;
« Qu'on les voie et qu'on les écoute;
« Et vous retrouverez sans doute
« Et tout le ciel et tous les dieux!

« Le siècle est passé des esclaves
« Corrompant les fils des Romains,
« Et des pères en laticlaves
« Qui se vantaient d'être inhumains;

« Le temps n'est plus de la cuirasse,
« Où s'enfermait, fier de sa race,
« Le seigneur, des siens éloigné;
« Et les filles de la Comtesse
« Vous causeraient moins de tristesse,
« O marquise de Sévigné!

« Pères, oubliez, quelques heures,
« Et vos calculs et vos travaux;
« Femmes, fuyez en vos demeures
« Les triomphes de bals nouveaux!
« Et dans ces yeux et sur ces lèvres,
« Venez, pour apaiser vos fièvres,
« Lire en riant le plus souvent,
« Parfois même avec une larme,
« Ce poème, dont tout le charme
« Est d'être un poème vivant!

« C'est dans cette œuvre, — dans la vôtre, —
« Où l'âme a gardé sa blancheur,
« Que l'on peut, — mieux que dans tout autre,
« Goûter une exquise fraîcheur!
« C'est un doux hymne d'allégresse,
« Jaillissant, comme un chant de Grèce,
« Dans la candeur du sentiment;
« Sur les enfants de chaque mère
« C'est le beau sourire d'Homère
« Qui voltige éternellement!

« Oh! tous, apprenez à connaître
« Le livre des baisers chantants,
« Et de l'enfant qui vient de naître
« Étudiez tous le printemps!
« Chaque page offre ses surprises;
« Toutes, de tous autant comprises,
« Savent toucher les plus moqueurs!
« Oh! lisez tous cette œuvre aimée,
« Dont la poésie est rythmée
« Par le battement de vos cœurs! »

III

Ainsi parla le divin sage
Aux hommes partout étonnés,
Salué sur tout son passage
Du sourire des nouveau-nés.
Et depuis, dans toutes les villes,
En dépit des labeurs serviles,
Tressaillent les cœurs triomphants :
Car ils gardent, enfin saisie,
La plus charmante Poésie,
La Muse des petits enfants!

PREMIÈRE SÉPARATION

Souvent l'on voit, sur le chemin
De l'École qu'Avril augmente,
Un bébé, traîné par la main,
Qui se débat et se lamente.

Il porte avec le capuchon
La pèlerine jusqu'à terre;
De son panier sort le bouchon
Du flacon qui le désaltère;

L'humide pavé retentit
Sous les gros clous de sa galoche;
Il pleure, le tendre petit,
De plus en plus, quand il approche.

PREMIÈRE SÉPARATION



« Le désespéré de son poing
« Se suspend aux plis de la robe,
« Que certe il ne lâcherait point
« Sans quelque bras qui l'y dérobe. »

Aux menaces du doigt levé
Vainement la prière est jointe :
Du capuchon peu réservé
S'agite avec rage la pointe.

Du hoquet des sanglots pressés
Halète sa faible poitrine,
Et ses bras au ciel sont dressés,
Montrant leurs manches de lustrine.

Pauvre mignon! On le bannit
De la demeure paternelle,
Comme l'oiseau chasse du nid
Le petit blotti sous son aile.

On le gronde, il ne sait pourquoi :
Que fait-il de mal, lorsqu'il aime?
Pourquoi le détacher de toi,
O Jupon, son recours suprême?

Puis, lorsque le martyr ainsi,
En sanglotant, atteint la porte,
Où flotte un vieux drapeau noirci
Que le vent par lambeaux emporte,

Quand il voit, le carton au flanc,
Accourir la gent écolière,
Gazouillant, chantant et sifflant,
Comme aux abords d'une volière,

Alors, dans les derniers efforts,
Malgré les regards et les rires,
— Souvent les plus faibles sont forts,
Colère, quand tu les inspires, —

Le désespéré de son poing
Se suspend aux plis de la robe,
Que certe il ne lâcherait point
Sans quelque bras qui l'y dérobe,

Et qui l'entraîne se pâmant
Dans la prison aux teintes grises,
Où l'attend déjà le tourment
Des alphabets pleins de surprises...

Mais courage, petit ami!
Car, ce soir, chez les tiens, en somme,
Parti bébé plus qu'à demi,
Tu reviendras le quart d'un homme!

Ce changement t'aura coûté,
Mais pas de bien sans larme amère!
Celui-ci, tu l'as acheté
Au prix des baisers de ta mère!

SIC VOS NON VOBIS........

Quand ils sont tout petits, profitez-en, ô mères;
Bercez-les bien sur vos genoux!
Car des premiers baisers les temps sont éphémères,
Vos enfants ne sont pas à vous!

Tant que l'âge les force aux débiles paresses,
Suspendez-les à votre sein;
Car les ingrats — de fuir vos plus tendres caresses
Concevront vite le dessein.

Pressez-les tout petits sur votre cœur, par crainte,
Eux vite partis, de souffrir;
D'ailleurs pour les laisser libres de votre étreinte,
Vos bras sitôt devront s'ouvrir!

Vos enfants ne sont pas longtemps à vous, ô mères,
Sur eux est court votre pouvoir :
Bientôt vous connaissez les tristesses amères
Du sacrifice et du devoir.

C'est l'École, d'abord, qui vient tous vous les prendre,
L'École aux livres triomphants!
Et quand elle consent, mères, à vous les rendre,
Vous ne trouvez plus vos enfants!

Quand elle vous les rend, vos filles sont des femmes
Que le bal attend à leur tour,
Et que les fiancés, auxquels songent leurs âmes,
Doivent ravir à votre amour!

Vos fils, dont vous étiez si fières, sont des hommes,
De la patrie appui naissant;
De leur sang ils n'ont plus le droit d'être économes,
Et cependant c'est votre sang!

Ils ne sont pas à vous, ni vos fils ni vos filles;
Vous devez tous les renvoyer ;
Ils s'éloignent de vous, formant d'autres familles,
Vous restez seules au foyer!

Aussi, bien plus à vous quand ils viennent de naître,
Mères, ne les repoussez pas :
Leur absence, sitôt vous devez la connaître!
Elle commence au premier pas!

Quand ils sont tout petits, profitez-en, ô mères ;
Bercez-les bien sur vos genoux !
Car des premiers baisers les temps sont éphémères,
Vos enfants ne sont pas à vous !

ADIEU, BÉBÉS!

BALLADE

Dans la tiédeur des chambres closes
Sous le rideau longtemps blottis,
Ils avaient peur de toutes choses :
Ils étaient petits, tout petits.
Avec de ravissantes poses
Ils jouaient devant le feu clair;
Ils riaient ou pleuraient sans causes :
Mais où sont les Bébés d'hier?

Par de promptes métamorphoses
Les nourrissons sont convertis;
Dès que les ailes sont écloses,
Les oiseaux sont vite partis!

Dans la Nature point de pauses :
Après le printemps, c'est l'hiver;
Les nids désertés sont moroses :
Mais où sont les Bébés d'hier?

Voici déjà des virtuoses
Où n'étaient que des apprentis :
La demoiselle a ses névroses,
Les cavaliers sont travestis.
L'un de l'amour cueille les roses,
L'autre en brave s'arme du fer,
Et songe à des apothéoses!
Mais où sont les Bébés d'hier?

ENVOI

Mère, qui jamais ne reposes
Pour l'enfant dont ton cœur est fier,
Veille tes berceaux bleus ou roses :
Mais où sont les Bébés d'hier?

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

I

LE BERCEAU

II

L'ÉVEIL DES SENS

III

LA RESPIRATION DE L'AME

IV

LES NUITS

V

LES TENDRESSES

VI

LES NOURRICES

VII

LES PREMIERS AMIS

VIII

LES FÊTES

IX

LA DERNIÈRE POÉSIE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.



